

LES
A

CHRONIQUE

*Doubler
l'indoublable*
Page C 2

THÉÂTRE

*Deux fois
vingt ans*
Page C 3

MÉDIAS

*Que faire
de TQS?*
Page C 9

FORMES

*Patrimoine
en péril*
Page C 10

Spectacles

Page C 5

Cinéma

Page C 6

Musique

Page C 8



comme culture

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Un silence bruisant. Un silence qui en dit long, très long, bien plus long que toutes les déclarations creuses, les promesses plus ou moins vides: jusqu'à maintenant, la culture brille surtout par son absence dans le débat électoral. Sauf erreur, pour l'instant, le moribond NPD est le seul parti qui fait référence à une question d'ordre culturel dans ses pubs télévisées: la formation de gauche rappelle sa promesse d'injecter un milliard de dollars par année dans la Société Radio-Canada.

Pourtant, au moins 650 000... électeurs s'activent dans les «zartzélettres», large corpus sous perfusion étatique. C'est deux fois plus de travailleurs que dans les secteurs combinés de l'agriculture, des forêts et des mines. Il n'y avait que quatre orchestres professionnels au Canada au début des années 50; de nos jours, chaque grande ville possède au moins un orchestre symphonique. Il n'existait qu'une douzaine de troupes canadiennes de théâtre professionnel à la fin des années 60; on en compte maintenant près de 350. Les musées et les sites historiques canadiens attirent plus de 55 millions de visiteurs par année. Le secteur de l'édition canadienne produit 11 000 titres par an, dont près des trois quarts d'auteurs nationaux.

«La culture n'est pas suffisamment présente dans le débat

politique», admet Pierre Paquette, vice-président du Bloc québécois. «En tout cas, elle est beaucoup moins considérée que d'autres questions, les finances publiques, les politiques sociales par exemple.»

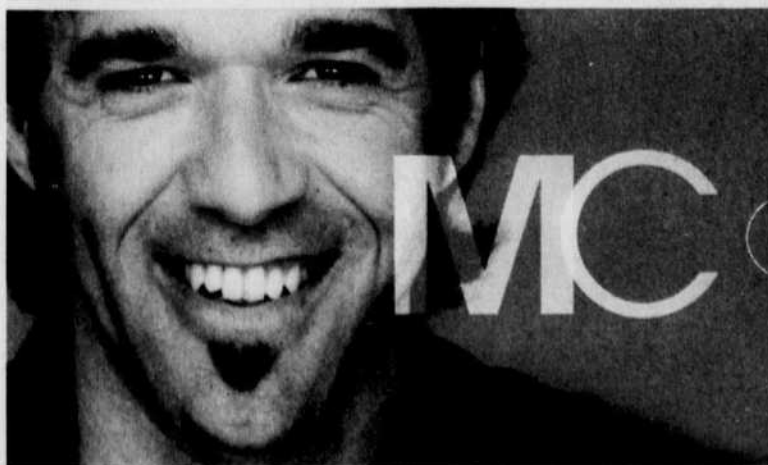
Culture et agriculture

Absente des débats peut-être, mais présente dans les programmes. Plus ou moins présente, devrait-on dire. La plateforme électorale du Bloc québécois consacre moins de pages à la culture qu'à l'agriculture. Les promesses concernent par exemple d'éventuelles pressions pour organiser le transfert de la responsabilité de la Commission du droit d'auteur au ministère du Patrimoine canadien et la révision des règles fiscales pour améliorer le sort des travailleurs autonomes — donc, des artistes. Le Bloc québécois veut aussi participer à l'amélioration du sort des chaînes de télévision communautaire et déposer un projet de loi privé «afin d'obliger le sous-titrage des émissions de télévision pour les personnes sourdes et malentendantes».

«Le Parti libéral est le seul à mettre autant d'accent sur cette question, le seul à promettre toute une série de mesures et à donner la liste précise des investissements promis», affirme pour sa part la ministre du Patrimoine canadien, Sheila Copps, interviewée mercredi, quelques heures après le dévoilement du livre rouge libéral.

VOIR PAGE C 4: CULTURE

La culture n'est pas un enjeu majeur de la campagne électorale. Ce qui n'empêche pas les principaux partis politiques en lice de faire des promesses concernant le secteur culturel. Comme de passer à la trappe Radio-Canada, par exemple, et le ministère du Patrimoine, tant qu'à faire...



MC

MAGAZINE CULTUREL
DIMANCHE 17h

Animation: Yvon Desgagnés • Rédaction: coordination: Sylvain Desgagnés



ICI RADIO-CANADA

LES ARTS

Doubler l'indoublable

Cette semaine, j'ai fait quelque chose d'incongru. À mon propre point de vue s'entend — toutes choses étant relatives — car le gros de la clientèle québécoise des cinémas n'y songe sans doute pas deux fois avant de s'y gratter. J'ai bravement été voir un film doublé. Que voulez-vous? Je fais partie des cinéphiles, d'aucuns diront puristes, voire affreux puristes, élitistes et tout le bazar, qui fréquentent les versions originales sous-titrées. On n'est pas très, très nombreux dans ce petit club sélect, paraît-il, mais les festivals, les cinémathèques et la fréquentation d'Ex-Centris nous nourrissent assez pour qu'on vive en orbite sur une mini-planète où le Russe parle russe et l'Iranien persan et où les mots écrits jouent les interprètes dans ce Babel. Ouvrir la télé pour tomber sur un classique américain ou italien doublé en argot ou en français d'ici nous écorche littéralement les oreilles. On a l'habitude d'une autre musique. Et honni soit qui mal y pense!

À nos yeux, la magie de la langue originale, la vraie voix des interprètes ont leur prix et le film perd lors du transfert linguistique au mieux sa saveur, au pire son sens. Hélas! La plupart des distributeurs vous le crieront: le grand public, lui, n'apprécie en gros que les films doublés. En cette ère de cinéma-spectacle, il n'aimerait guère se creuser le coco à décrypter des textes au bas de l'écran en perdant ici et là le fil de l'histoire. En salles commerciales, de petits distributeurs têtus et acharnés comme Louis Dussault de K.Films ont beau offrir tant bien que mal des films sous-titrés sur grand écran, la grosse machine des mégaplexes roule dans le sens opposé et noie leur petit poisson.

Piquée de curiosité ou ivre de masochisme, je suis donc allée voir un soir d'Halloween, assise entre une



Odile Tremblay

sorcière et un chat tigré — ajoutant deux doigts d'absurde à cette folle entreprise —, une œuvre à mon avis indoubtable. J'ai nommé le *Stardom* de Denys Arcand. La version originale m'avait été servie au Festival de Cannes où le film assurait la clôture. Plusieurs journalistes québécois s'étaient alors massés au visionnement de presse, rue d'Antibes. On placotait après la projection, se grattant le crâne de concert avec une lacinante question: «Comment pourront-ils doubler ce film-là?» Pour tout dire, nous espérons qu'Arcand et ses distributeurs renoncent à si beau projet.

Après tout, François Girard avait jadis refusé tout net que son *Violon rouge*, réalisé en cinq langues, soit projeté autrement que parsemé de sous-titres. Le film avait quand même fait son petit bonhomme de chemin: 1,2 million de recettes au guichet, juste au Québec. Pas mal. Comme quoi, suffit parfois de tenir son bout et le public suivra derrière. Robert Lepage a insisté également pour que son film *Possible Worlds* ne circule en français que sous-titré, histoire de lui conserver à la fois la lettre et l'esprit. Il a tenu tête aux distributeurs, gagné la partie. Bref, ça se peut.

Mais revenons au *Stardom* d'Arcand. Tout semblait faire de ce film réalisé en anglais avec un segment francophone l'œuvre indoubtable par excellence. Son projet même jonglait avec les langues et les lieux, sautant de New York à Paris en passant par Montréal pour aborder par médias interposés les mirages de la célébrité. Il posait un regard sur les différences culturelles véhiculées par les accents. Le fait qu'une héroïne mannequin vedette (Jessica Paré) soit incapable de comprendre le français ajoutait au grand malentendu du thème lors de ses interviews parisiennes et montréalaises. L'ensemble commandait des sous-titres pour tenir debout.

Précisons qu'il existe bel et bien une version sous-titrée du film d'Arcand, laquelle n'est pas, on l'aura compris, seule au monde. Circule donc l'indoubtable version doublée, enlevant à *Stardom* les quelques dents de sa structure initiale. Exit le slang new-yorkais des *Reality Show*, qui offrait sa couleur aux segments américains. La langue unique nivelle soudain tout. Que voilà une sauce diluée et un choc culturel bien assourdi.

Louise Belleau, responsable du doublage chez Alliance Atlantis Viva Film, me précise qu'il y a bel et bien eu casse-tête en la demeure du film d'Arcand. «On double une cinquantaine de films par année et j'ai rarement vu quelque chose d'aussi complexe», avoue-t-elle, tout en se déclarant ravie du résultat. Deux scènes présentaient un défi insurmontable et leur sens fut carrément modifié. Quand Patrick Huard, transformé en animateur de talk-show, interview la belle, celle-ci répond: «Je ne parle pas français.» En version doublée, la réplique deviendra: «Je suis timide à la télé.» À Paris, devant un groupe d'intellectuels français qui pérorait à perte de vue, la méconnaissance

de la langue se transformera en incapacité de suivre la savante conversation. Détails? Voire! C'est le projet même de *Stardom* qui y égare son ossature et le canon de ses voix.

À quoi bon jeter la pierre à ceux qui doublent? Ils font de leur mieux. Là n'est pas la question. Et le doublage a gagné la partie. Apprécier les sous-titres repose sur des habitudes qui se perdent, une éducation populaire en panne d'elle-même et une télé ayant jeté l'éponge en la matière depuis belle lurette. C'est elle après tout qui donne le la au public.

Oui, il existe des films indoubtables, oui, on gagne de toute façon à fréquenter les versions sous-titrées forcément plus fidèles à l'esprit des œuvres. Le petit écran est en grande partie responsable de cette allergie collective aux mots sous les images, surtout la télé d'Etat dotée d'une mission éducative. A elle, les versions doublées qui fleurissent en son jardin. Si le spectateur veut ça, on le lui sert, sans préparer le terrain pour un ailleurs meilleur.

Prenez le *Possible Worlds* de Lepage. Le film a remporté la bataille des sous-titres au grand écran. Premier obstacle traversé. Fort bien. Voici pourtant qu'il se prépare à abdiquer devant le petit. Précisons que la SRC entend le diffuser à une heure de grande écoute. Or comme les œuvres sous-titrées se retrouvent reléguées à la nuit noire des cases infrequentes, *Possible Worlds* doit, bon gré, mal gré, passer à la moulINETTE du doublage. Il paraît que des habitudes télévisuelles, ça se change pourtant. Suffit de vouloir, suffit d'y croire. Mission éducative des télé, vous dites?

otremblay@ledevoir.com

L'HISTOIRE TORDUE D'UN VIEUX MONSIEUR

QUI VOULAIT ÉPOUSER UNE TOUTE JEUNE FILLE

L'ÉCOLE DES FEMMES de MOLIÈRE

Avec: MARCEL SABOURIN
ÉVELYNE ROMPRÉ
SÉBASTIEN DELORME
ROBERT LALONDE
JACQUES ALLARD
DIANE QUIMET
ROLAND LAROCHE
ET JEAN RICARD

Du 10 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE
les vendredis à 20 h et samedis à 16 h
(Matinées et soirées scolaires en semaine, 10h30, 13h30 et 19h)

Assistance à la mise en scène et régie CLAIRE L'HEUREUX

Scénographie ANICK LA BISSENIÈRE
Costumes LINDA BRUNELLE
Éclairages ANDRÉ RIOUX
Musique CATHERINE GADOUAS
Accessoires PATRICIA RUEL
Maquillages et coiffures FLORENCE CORNET

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER
4353, rue Sainte-Catherine Est
25 Papineau ou Viau, autobus 34
25 Pie IX, autobus 139

Billetterie 514 253-8974

ADMISSION

une création du
Théâtre d'Aujourd'hui
en collaboration avec
BANQUE LAURENTIENNE

La Nostalgie du paradis

de François Archambault
mise en scène
Jean-Stéphane Roy

avec
France Castel, Yves Corbeil,
Claude Despins, Jean-Louis Hébert,
Denis Houle, Steve Laplante,
Julie Ménard, Julie Perreault,
Reynald Robinson,
Marie-Hélène Thibault, Louise Turcot

concepteurs
Florence Cornet, Pascale Déry, Nicolas
Descôteaux, Stéphane Girouard, Nathalie
Godbout, Olivier Landreville, Patricia Ruel

Du 25 octobre au 18 novembre 2000

Théâtre d'Aujourd'hui
2900, rue Saint-Denis
(Métro Sherbrooke)
(514) 282-3900
www.theatredaujourd'hui.qc.ca



COMPLET 7 novembre
REPRÉSENTATION
dimanche 5 nov. à 15 h

Le Fonds Jean-Papineau-Couture

à la mémoire du compositeur qui fut l'une des figures les plus marquantes
de la création musicale québécoise

...

Le vendredi 11 août 2000, Monsieur Jean Papineau-Couture,
compositeur et membre fondateur de la Société de musique contemporaine du Québec
décédait à l'âge de 83 ans.

Afin d'honorer la mémoire du compositeur, qui fut également professeur au Conservatoire
de musique du Québec à Montréal et à la Faculté de musique de l'Université de Montréal,
la Société de musique contemporaine du Québec crée le Fonds Jean-Papineau-Couture
qui sera consacré à la création musicale au Québec.

Les dons peuvent être acheminés à la SMCQ de la façon suivante: (chèques à l'ordre de la SMCQ)

SMCQ - Fonds Jean-Papineau-Couture
300, boulevard de Maisonneuve Est, Montréal (Québec) H2X 3X6

LE DEVOIR

SMCQ

CARBONE 14
TEATRO SUNILVISITATIO
de Daniele Finzi Pasca

«L'on sait que l'extraordinaire
acteur suisse aime raconter
des histoires graves avec
délicatesse, humour et
poésie... ce qui risque de
faire de cette aventure l'une
des plus attachantes de
l'automne.»

H. Guay, Le DEVOIR

«On attend avec impatience
une pièce qui fait
littéralement le pont entre
continents et dramaturgies...
Une coproduction entre la
montréalaise Carbone 14 et
le Teatro Sunil de Suisse qui
nous a notamment donné
l'infiniment touchant Icaro.»

M.-C. Blais, La PRESSE



dès le 14 novembre

USINE

En vente maintenant 521.4493 Admission 790.1245

Gaz Métropolitain

tarif spécial avant-premières les 14 et 15 novembre à 20 h

du Moulin

Abonnement encore disponible!
(15.50\$ par spectacle pour un
choix de trois productions.)

TAPAGE NOCTURNE
de Francis Monmart6 DERNIÈRES
REPRÉSENTATIONS!

Mise en scène
Claude Lemieux

Avec Luc Morissette,
Diego Thornton
et Jorge Fajardo

Scénographie
Patricia Ruel
Éclairages
Dominique Ithurriague
Costumes
Gilles-François Thérien

Au THÉÂTRE

PROSPERO

1371, rue Ontario Est
Métro: Sherbrooke ou Beaudry

Mardi au samedi, 20 h
Billetterie: (514) 526-6582
Admission: (514) 790-1245

17 octobre
au 11 novembre

LE GROUPE DE LA VEILLÉE

LES ARTS

Deux fois vingt ans

L'École nationale de théâtre du Canada fête son quarantième anniversaire

L'École nationale de théâtre du Canada s'offre un tas de cadeaux «de moi, à moi»: une pièce écrite par Jean-Pierre Ronfard, de nouveaux programmes et de plus en plus d'étudiants étrangers... «Je pense que l'École nationale est encore la meilleure école de formation au Canada», affirme sans gêne son directeur des études, le comédien Gilles Renaud.

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

«I declare the National Theatre School ouverte.» C'est par cette formule, comment dire, fédérative, qu'a été très officiellement inaugurée l'École nationale de théâtre du Canada, il y a tout juste 40 ans, le 2 novembre 1960 très précisément. Le baptême bilingue était célébré dans les petits locaux loués par l'institution, dans l'immeuble de la Légion canadienne, rue de la Montagne, au centre-ville de Montréal.

La formation d'une «école supérieure de formation théâtrale», la commission Massey-Lévesque (1951) l'avait souhaitée et le Conseil des arts en avait fait une priorité à la fin des années 50. Le projet avait été défini par un comité-pilote formé de seize membres, dont Jean Gascon, Gratien Gélinas, Jean-Louis Roux et Jean Pelletier.

La docte assemblée s'était adjoint les services d'un conseiller artistique exceptionnel, le Français Michel Saint-Denis, défenseur d'une pédagogie humaniste et du «théâtre d'art» représenté en France par Copeau, Dullin et Jovet. C'est lui qui a prononcé la formule d'inauguration bilingue au lancement officiel; c'est lui aussi qui a appelé à la rescousse son compatriote Jean-Pierre Ronfard pour mettre sur pied et diriger la section française d'interprétation (1960-64). Ronfard avait déjà monté des troupes et des spectacles un peu partout en Europe, allant jusqu'en Afrique du Nord. Quand le mandataire du comité-pilote l'a joint, il répétait à Vienne.

«Tout s'est fait très vite: Michel Saint-Denis m'a fait venir à Paris; j'ai accepté l'offre et je suis arrivé à Montréal deux semaines avant l'ouverture», se remémore l'infatigable Ronfard, joint par téléphone, la semaine dernière, dans un local de répétition de l'école, entre deux séances de travail autour d'une pièce qu'il a écrite pour les étudiants finissants du quarantième anniversaire. Des dieux et des hommes: Héraclès et autres mythes tiendra l'affiche du 7 au 12 novembre, au Monument National, qui appartient à l'école. «Nous étions installés dans une simplicité enthousiasmante. Mais on s'est battu pour la faire vivre, cette institution fragile, naissante, constamment menacée de fermeture, et aujourd'hui, je le dis fièrement, elle est devenue une chose importante.»

150 élèves
pour 150 profs...

Yes monsieur, comme dirait le consultant de l'Hexagone. L'Eco-

le nationale de théâtre du Canada (ENTC) est maintenant installée à demeure rue Saint-Denis, sur le Plateau Mont-Royal. Une bonne moitié du budget annuel de cinq millions provient du ministère du Patrimoine canadien, le reste étant fourni par les provinces et les revenus autonomes. Les différents programmes d'art ou de techniques dramatiques comptent à peu près 150 élèves et à peu près autant d'enseignants, en majorité invités de circonstance. Un ratio exceptionnel dont même le collège Brébeuf ne peut rêver...

«C'est une institution souple dans sa structure: nous sommes à l'écoute des jeunes, de leur vision actuelle», dit fièrement Gilles Renaud, diplômé de l'école (1967), où il enseigne de façon intermittente depuis 30 ans, successeur de Ronfard (1987-92) et maintenant directeur des études et du partenariat.

L'histoire de l'ENTC témoigne de cette impressionnante capacité d'adaptation aux courants idéologiques et esthétiques successifs. Un exemple: en 1968, les finissants en interprétation ont quitté l'école avant la fin des classes pour protester contre la direction «réfractaire à la création québécoise». Paule Baillargeon, Pierre Curzi et quelques autres ont alors fondé le Grand Cirque ordinaire pour assumer leur passion identitaire et théâtrale. Pourtant, deux ans plus tard, le nouveau directeur de la section, André Pagé, demandait au jeune André Brassard, metteur en scène des Belles-sœurs, de diriger un collage de textes québécois (*Laver son linge sale*). La pression avait porté fruits. «L'école est maintenant beaucoup plus axée sur la création», poursuit M. Renaud. Moi, quand j'y étais étudiant, je n'ai jamais travaillé de texte québécois. Maintenant, sans négliger le répertoire classique et international, la formation met beaucoup d'accent sur la dramaturgie nationale et même sur la création de textes parfois commandés à des auteurs-élèves.

L'établissement demeure aussi fidèle à la pédagogie humaniste de ses origines. Les élèves sont évalués de deux à quatre fois par année mais jamais notés. Libres enfants de l'École nationale de théâtre... «L'institution participe d'une certaine utopie, résume M. Ronfard. Mais attention, une utopie qui dure 40 ans, c'est une utopie réalisée. [...] Les Conservatoires de Québec et de Montréal existaient déjà en 1960, mais la formation y était centrée sur la voix et l'interprétation à la mode française. L'école a défini sa spécificité en actualisant deux principes résumés par deux mots: le corps et l'improvisation.»



Jean-Pierre Ronfard donne un cours d'histoire du théâtre aux élèves de première année du programme d'interprétation de l'École nationale de théâtre.

À la longue, toutes les écoles de formation théâtrale ont fini par s'échanger des méthodes, mais l'homme de théâtre Jean-Pierre Ronfard juge encore que «les conservatoires forment plus des voix tandis que l'École nationale de théâtre forme plus des présences physiques». Le directeur Renaud renchérit en soulignant que le département de théâtre du cégep Lionel-Groulx a été fondé par des anciens de l'ENTC. «Je suis sûr que les autres directeurs d'écoles de théâtre ne seront pas de mon avis, dit-il, mais je pense que l'École nationale de théâtre est encore la meilleure école de formation au Canada.»

Les deux solitudes

L'utopie (disons) trudeauiste du départ a cependant été plus malmenée. Bien sûr, les deux langues se côtoient en toute harmonie, rue Saint-Denis. Mais on est maintenant loin des tentatives de fusion des premières années. Finies les sessions d'été à Stratford. Exit les tournées coast to coast des Troupes des jeunes comédiens. À la trappe, le mariage de Molière et Shakespeare. Les deux solitudes ont repris le dessus. «Il y avait l'espoir de marcher main dans la main en récitant une phrase en anglais et une autre en français, dit M. Ronfard, mais cet espoir s'est un peu refroidi dans les années 60 à cause des événements politiques. Ce qui n'exclut pas les contacts personnels très chaleureux, évidemment.»

Ce qui n'empêche pas la souple ENTC de s'ouvrir plus que jamais au monde et de se transformer, encore et toujours. Des négociations en cours devraient déboucher sur des échanges avec des écoles-sœurs en France et en Grande-Bretagne. Les inscriptions arrivent maintenant d'un peu partout. Cette année, une dizaine d'élèves étrangers ont été admis dans les divers secteurs ainsi qu'une jeune Française en interprétation du côté anglais. «C'est un effet de notre réputation et de notre site Internet», explique M. Renaud. La formation coûte 3200 \$ par année mais un fonds impressionnant de près de cinq millions permet de distribuer 180 000 \$ par année en bourses d'études.

L'établissement va également développer des formations d'une année en peinture scénique et en fabrication d'accessoires. L'an prochain, l'école va relancer un programme de formation des metteurs en scène, une expérience déjà tentée il y a cinq ans puis abandonnée, faute d'argent. «Nous aurons maintenant tous les métiers de la scène qui s'épauleront et s'enrichiront mutuellement», dit le directeur des études.

Diverses activités vont souligner l'anniversaire de l'institution au cours des prochains jours. L'ENTC s'apprête à lancer un numéro spécial de son journal retraçant la genèse, l'évolution et la vocation de l'institution, tiré à 10 000 exemplaires.

La semaine prochaine, Jean-Pierre Ronfard et Kenneth Welsh recevront le prix Gascon-Thomas, créé pour rendre hommage à

des personnes ayant particulièrement contribué à l'épanouissement du théâtre au pays. Et puis, le tout premier directeur de la section interprétation revient donc diriger les finissants de cette année dans la pièce qu'il a écrite spécialement pour eux.

«J'aime bien le personnage d'Hercule, plus complexe que celui d'Ulysse, explique l'auteur. Il fait plus de bêtises. Il peut être d'une cruauté épouvantable, puis d'une générosité magnifique.» Jean-Pierre Ronfard a également visé cette complexité dans le traitement proposé aux étudiants. «C'est tantôt une comédie, tantôt une tragédie. Comme l'affabulation situe l'action dans un groupe de touristes contemporains à qui l'on raconte les mythes, tous les éléments de cette croisière mythologique doivent osciller d'un temps à l'autre. J'essaie aussi que tous les participants travaillent équitablement.»

Mieux, dans ce cadeau «à moi, de moi», Ronfard s'est réservé un petit rôle et en a offert un à Monique Mercure, qui vient de quitter la direction artistique de l'école, position qu'elle occupait depuis 1997. «J'ai monté avec elle Les Choéphores d'Eschyle, au TNM, en 1961. On se retrouve maintenant pour boucler la boucle...»

Rien à voir avec les rossignols

de Tennessee Williams

mise en scène de Serge Denoncourt
traduction de Michel Tremblay

DUCEPPE

Présenté en collaboration avec

Hydro Québec

DU 25 OCTOBRE AU 2 DÉCEMBRE

CKAC 730

La Presse

Télé-Québec

MEDIACOM

TVA

www.duceppe.com

Théâtre Jean-Duceppe

Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pda.qc.ca

Redevance et frais de service

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

DOM JUAN DE MOLIÈRE MISE EN SCÈNE DE MARTINE BEAULNE

AVEC DAVID BOUTIN, BENOÎT BRIÈRE, ISABELLE BLAIS, DANIEL BRIÈRE, MICHEL COMEAU, PHILIPPE COUSINEAU, ALEXANDRE FRETTE, CLAIRE GIGNAC, PHILIPPE LAMBERT, RAYMOND LEGAULT, FANNY MALLETTE, NATHALIE MALLETTE, DENYS PARIS, ET ALEXANDRE PROVENCHER, DOMINIC BOND, DAVID PARENT-LALIBERTÉ

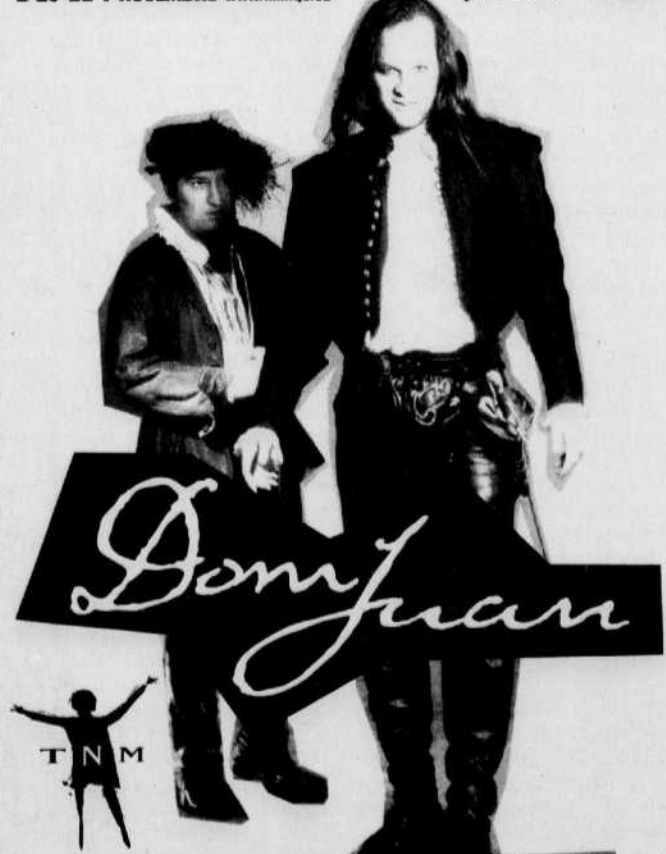
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE ALLAIN ROY

DÈS LE 7 NOVEMBRE www.tnm.qc.ca

Omni

Radio-Canada

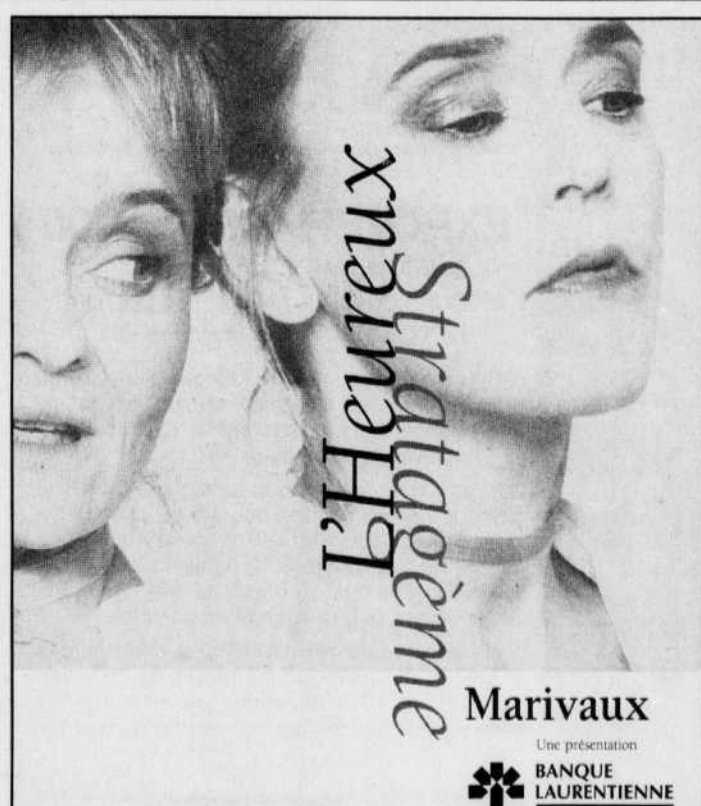
La Presse



COMPLÈT 8, 9, 10 ET 14, 15, 16 NOVEMBRE

SUPPLÉMENTAIRES DU 5 AU 9 DÉCEMBRE

RESERVATIONS 866-8668



Marivaux

Une présentation BANQUE LAURENTIENNE

théâtre du rideau vert

Du 7 novembre au 2 décembre

Mise en scène: François Barbeau

Avec Markita Boies, Monique Spaziani,

Catherine Sénart, Jean Petitclerc,

Gabriel Sabourin, Jean Asselin, Nicolas Canuel,

François Longpré et Dominique Côté.

Assistance à la mise en scène: Sabrina Steenhaut

Concepteurs: Louise Campeau, François Barbeau, Luc Prairie,

Pierre Moreau et Jasmine Dessureault.

(514) 844-1793 - www.rideauvert.qc.ca

4664, rue Saint-Denis - métro Laurier

Service de garderie les samedis et dimanches

en matinée, sur réservation seulement.



PUBLICIS

SPEX

La Presse

TVA

Omni

Télé-Québec

Les Lundis classiques

Direction artistique: Francine Chabot

Les Noëls du monde

18 décembre à 20h



«Une tragi-comédie percutante et haute en couleur.»

«... Soufflant... avec sa marmite de substance, son originalité... une solide et belle énergie... cette production sait se faire vibrante.»

«Territoire vibre de la conviction de son créateur. Elle est passionnée, enflammée.»

«Un réquisitoire puissant... Quelle poésie somptueuse...»

Journal de Montréal

Janvier Toupin Théâtre d'Envergure présente

TERRITOIRE

Texte et mise en scène Patrice Dubois

Avec Marie-Joanne Boucher, Daniel Desjardins,

Claude Gagnon, Marie-Claude Gamache, Richard Lemire,

Michel Mongeau, Christiane Proulx

Assistance à la mise en scène Nadia Bélanger

Concepteurs: Nadia Bellefeuille, Jean-Frédéric Messier

Sonoyo Nishikawa, Solange Paradis

19 OCT au 11 NOV

LA LICORNE

4559, Papineau

En codiffusion avec Le Théâtre de la Manufacture

Rés: (514) 523-2246

ARTS

THÉÂTRE

Tous pour un Quatre Molière cette saison à Montréal

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Le *Malade imaginaire* est toujours à l'affiche au Gesù. Les *Fourberies de Scapin* fermeront la saison du théâtre du Rideau Vert au printemps. Dans les prochains jours, deux autres grandes salles montréalaises vont à leur tour proposer des Molière, et non les moindres: le théâtre Denise-Pelletier a choisi *L'Ecole des femmes*; le Théâtre du Nouveau Monde, *Dom Juan*.

En apparence, tout oppose ces deux-là. D'un côté, le thème du mariage et de l'éducation des femmes; de l'autre, le mythe du grand séducteur impénitent et misanthrope. D'un côté, le théâtre classique, dans les règles de l'art; de l'autre, l'exubérance et la liberté dramaturgique. D'un côté, le metteur en scène franco-français Alain Knapp; de l'autre, la Québécoise Martine Beaulne.

M. Knapp est venu à Montréal pour la première fois en 1974, comme professeur invité en improvisation à l'École nationale de théâtre du Canada. «C'était tout à fait singulier, se rappelle-t-il. Le théâtre québécois était traversé par une quête contestataire et identitaire.

Il est revenu les deux années suivantes. L'expérience a été déterminante pour lui puisqu'il enseignait pour la première fois. Elle a porté fruits aussi. Depuis 1983, Alain Knapp dirige l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg.

Pierre Rousseau, directeur actuel du TDP, a croisé M. Knapp il y a deux ans, lors d'un congrès sur la formation de l'acteur, à l'UQAM. Il lui a proposé de monter un Molière et de monter celui-là. «C'est une autre première pour moi, puisque je n'ai jamais monté professionnellement *L'Ecole des femmes*, dit le metteur en scène. Mais ce qui m'intéresse, c'est moins l'histoire racontée que la complexité des personnages. Je crois également qu'au-delà de la fable de la pièce, on retrouve cette question: un homme peut-il imaginer son destin sans rencontrer inexorablement le réel? Je crois que la tragédie est là, dans l'improbabilité absolue de planifier la vie.»

Le metteur en scène énumère d'autres thèmes présents dans la classique: la traite des femmes qui se poursuit aujourd'hui, l'ambition et les rapports entre la jeunesse et la vieillesse. «Une grande pièce est toujours constituée de plusieurs grands thèmes», dit M. Knapp, qui explique ensuite comment il trace

son chemin dans ce riche fouillis de sens. «On peut aborder un texte avec des idées préalables, des parti pris de mise en scène, pour faire en sorte que la pièce converge vers ces principes initiaux. Ce n'est jamais mon cas. Pour respecter la complexité des personnages, il faut préalablement renoncer. Je procède donc plutôt par ascèse. Au départ, je ne sais pas. Je cherche en évitant la projection du moi, les excès narcissiques.»

Tout ça, avec l'équipe, évidemment. Une troupe de circonstance, presque entièrement sélectionnée par M. Rousseau, qui connaît mieux le bottin de l'Union des artistes. Evelynne Rompré, Masque de la révélation il y a deux ans, sera Agnès; Marcel Sabourin incarnera Arnolphe et il s'agira pour lui d'un retour à la scène après douze ans d'absence.

Son *Dom Juan*, Martine Beaulne l'a en quelque sorte trouvé chez Shakespeare, entre Roméo et Juliette, en Tybald qui incarnait David Boutin dans la production qu'elle dirigeait il y a deux ans, au TNM. David Boutin sera le quatrième séducteur décadent du TNM, après Jean Gascon, Léo Illial et Albert Millaire. «Pour moi, dit la metteuse en scène, *Dom Juan* doit dégager une séduction trouble, sexuelle, un peu perverse.» Elvire vient du même creuset, puis-

qu'elle sera portée par Isabelle Blais, qui fut Juliette. Le rôle de Sganarelle ira à Benoît Brière.

Martine Beaulne a déjà monté le *Don Juan* du poète Milosz, il y a une dizaine d'années, à La Veillée. «Avant d'accepter la proposition du TNM, j'ai lu une dizaine d'autres *Dom Juan*. Au bout du compte, j'ai relu celui de Molière et je me suis rendue à l'évidence: c'est le meilleur! Soudainement, j'ai vu la résonance contemporaine de la dénonciation contenue dans ce texte.»

Elle cite alors trois passages célèbres: le monologue sur le tabac, la scène d'Elvire et le monologue sur l'hypocrisie. «Les autres *Dom Juan* mettent en avant le séducteur. Celui de Molière séduit tout être humain. Son *Dom Juan*, c'est le plus grand caméléon, le plus grand acteur. Mais s'il approche et imite les autres, c'est pour traiter de politique, de médecine, de l'obscurantisme religieux, bref des rapports à l'époque. Son *Dom Juan* cherche la vérité. Et à force de se disputer avec son temps et ses contemporains, il s'isole. Son engagement mène paradoxalement à la solitude. Parce que si les autres ont une morale, lui, il possède une éthique, une supramorale, droite, inflexible. Je crois même qu'au fond, il est plus qu'athée: il se présente comme dieu lui-même...»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Martine Beaulne monte un des quatre Molière de la saison, *Dom Juan*, au TNM.

CULTURE

SUITE DE LA PAGE C 1

Le PLC inclut la culture et la promotion de «l'image de marque du Canada à l'étranger» dans ses «engagements spécifiques». Les libéraux promettent d'y injecter entre 125 et 170 millions par année d'ici 2004-05. L'argent neuf, environ 600 millions au total, servirait essentiellement à «encourager la création sur Internet de contenus culturels canadiens», à «faciliter l'accès aux marchés internationaux pour nos artistes et nos créateurs» et à appuyer «des éditeurs et le secteur de l'enregistrement dans leur adoption de nouvelles technologies». En entrevue, Mme Copps précise comment serait dépensée la mame si son parti reprend le pouvoir: un bon 40 millions de plus pour les maisons d'édition, qui en reçoivent déjà une cinquantaine; 70 millions sur quatre ans pour favoriser l'exportation de «produits culturels»...

Ailleurs, il faut parfois éplucher les volumineux documents pour y dénicher des références, quand il s'en trouve. Comme le NPD, mais sans pour autant quantifier ses intentions, le Parti conservateur s'obligerait à assurer «la pertinence de la mission et du rôle de la SRC dans toutes les régions du Canada». Comme les bloquistes, les conservateurs veulent aussi s'attaquer au problème du droit d'auteur et appuyer l'exception culturelle dans les accords internationaux. Par contre, le NPD demeure le seul parti à promettre des mesures pour «favoriser la diversité dans la presse d'information et l'édition».

Le trou de beigne

Le degré zéro de l'engagement de l'Etat en matière de culture est atteint avec l'Alliance canadienne. La romancière canadienne Margaret Atwood a publié un texte cette semaine dans le *Globe and Mail* pour reprocher à cette formation d'être le seul parti à ne rien dire, mais absolument rien, sur cette «industrie de plusieurs milliards et d'un million d'emplois».

Ce n'est pas tout à fait vrai. L'Alliance est tout simplement contre, tout contre, point à la ligne. Une sorte de politique zéro. Ou de la table rase. La toute première section de son programme électoral s'intitule «Mettre fin au gaspillage». Une tarte informatique explique au lecteur où vont ses «dollars d'impôt» et comment un gouvernement dirigé par Stockwell Day s'en occuperait: une bonne moitié des dépenses fédérales actuellement consacrées aux «principaux programmes» (péréquation, GRC, défense nationale...) et les quelque 9 % allant au «transfert pour la santé et les programmes sociaux» seraient conservés en l'état. Le reste est présenté sous la catégorie «Régions qui est urgente»: le remboursement de la dette (25 % des dépenses), l'excédent budgétaire (7 %) et puis les «dépenses inutiles». Par exemple toutes les subventions au Patrimoine, «y compris la SRC». «[Stockwell Day] veut faire sauter Ottawa, conclut Mme Atwood. [...] Il veut devenir le roi du trou de beigne.»

Fermer Radio-Canada? Et le Conseil des arts? Et le ministère du Patrimoine, tant qu'à faire? «Nous voulons plutôt permettre une certaine intégration du capital privé dans Radio-Canada et assurer un contrôle plus ferme du Conseil par la Chambre», corrige Jacques Gendron, pharmacien de profession, candidat de l'Alliance dans Verdun-Saint-Henri-Saint-Paul-Pointe-Saint-Charles, désigné porte-parole en matière culturelle, un peu malgré lui, comme il l'avoue. «Sur-tout, nous voulons décentraliser, respecter la culture comme champ de compétence provinciale.»

Le livre allianciste donne d'autres exemples d'«argent jeté par les fenêtres»: 127 000 \$ pour financer *Bubbles Galore*, décrit comme «un film pornographique payé par les contribuables», 407 673 \$ pour la pro-

duction d'une pièce de théâtre dans la circonscription de Jean Chrétien. «Nous sommes contre le gaspillage», reprend alors le candidat Gendron.

Un bilan «mitigé»

Le Bloc québécois trace un bilan moins idéologique et plus politique des deux derniers mandats libéraux. «Globalement, depuis 1995, depuis le dernier référendum, le gouvernement fédéral multiplie les tentatives de détournement de la culture à des fins de propagande», affirme le vice-président Pierre Paquette, en donnant l'exemple des nouvelles normes de «contenu canadien» dictées à l'industrie télévisuelle et cinématographique. «En même temps, cette orientation s'inscrit dans une grande négation de la spécificité de la culture québécoise.» La première promesse électorale du programme du Bloc, corédigée par le candidat Pierre Paquette, est donc de tenter de «débusquer toute tentative fédérale d'utiliser les programmes des institutions culturelles à des fins politiques».

La Conférence canadienne des arts, le plus grand groupe de pression du secteur au pays, dresse un bilan «mitigé» des réalisations libérales. Megan Williams, directrice générale de la Conférence, souligne certains aspects positifs: l'augmentation du budget annuel du Conseil des arts du Canada (une hausse de 10 millions cette année) ou les initiatives canadiennes en faveur de la protection de la diversité culturelle dans le monde. «Par contre, Radio-Canada n'a plus les moyens de remplir son mandat national», note la directrice de l'organisme, qui n'a pas encore publié son analyse de la plateforme électorale libérale.

Cela dit, sans ménager ses critiques des différents programmes, relayés sur son site Internet, la Conférence demeure non partisane et ne recommande donc pas d'appuyer tel parti, comme peut le faire un syndicat. Mme Williams a cependant de la difficulté à s'expliquer le peu de militantisme des artistes et des «travailleurs culturels» canadiens, qui demeurent «la catégorie la plus instruite et la moins bien payée de la population», comme le révèle un document de la Conférence: un peintre canadien gagne moins (18 000 \$) en moyenne qu'un chauffeur de taxi, un employé d'hôtel ou un coiffeur. «C'est un problème très complexe, dit-elle. C'est comme si les travailleurs du secteur culturel étaient à ce point affaiblis qu'ils n'osent plus réagir.»

Cela est moins vrai au Québec, où les artistes sont pourtant parmi les plus «choyés» au pays — au royaume des aveugles... Le Mouvement pour les arts et les lettres a été fondé il y a un an par les grandes associations d'artistes québécoises précisément pour faire pression sur les gouvernements. La semaine prochaine, des dirigeants du Mouvement pour les arts et les lettres (MAL) doivent rencontrer des représentants des différentes formations. «Nous voulons obtenir des engagements fermes en faveur du Conseil des arts du Canada», annonce Richard Messier, porte-parole du MAL.

La coalition réclamait alors l'injection de 75 millions de plus dans le système de soutien gouvernemental des arts: 45 millions de Québec (qui fournit habituellement environ 60 % des subventions totales), le reste d'Ottawa. Comme le Québec reçoit habituellement à peu près le tiers des bidons fédéraux, le groupe réclame maintenant une centaine de millions de plus pour l'enveloppe annuelle du Conseil des arts du Canada, qui passerait alors la barre du quart de milliard. «Le gouvernement central a beaucoup d'argent, dit M. Messier, interviewé avant le dévoilement du livre rouge libéral. D'ici l'élection et même par la suite, avant le prochain budget, nous allons donc faire pression sur Ottawa.» Du tapage en perspective...

La fortune de Molière au Québec

HERVÉ GUAY

Tout commence sous le Régime français en janvier 1694. Frontenac à l'intention de faire jouer *Tartuffe*. Il souhaite de la sorte donner quelque lustre à Québec, la capitale de la colonie, alors peuplée de 2000 habitants. Mais le projet tourne vite en conflit ouvert avec monseigneur de Saint-Vallier. Le prélat jette l'anathème sur la pièce, fait jeter en prison Mareuil, le chef de la troupe, et se résout à payer 200 pistoles en dédommagement au gouverneur pour empêcher la représentation jugée immorale. Conséquence de l'affaire Tartuffe: Molière ne sera jamais joué en Nouvelle-France. Mais le comique sera vengé. Peu après la Conquête, en 1774, des officiers anglais monteront ce même *Tartuffe* au nez de l'évêque du temps, qui ne pourra rien dire.

A vrai dire, dès la fin du XVIII^e siècle, la partie est gagnée pour Molière sur les scènes francophones du Bas-Canada. Ses pièces comptent pour un bon tiers du répertoire présenté entre 1765 et 1825. Mais on ne joue pas tout. On privilégie surtout ses farces et ses comédies les plus typées. La tendance mettra d'ailleurs du temps à s'estomper. En fait, il faudra attendre 1893 pour que *Tartuffe* soit jouée par une troupe francophone

au Québec, quand la Comédie-Française et Coquelin viendront la présenter à Montréal au cours d'une tournée nord-américaine.

Auteur maison

Aussi l'avènement du théâtre professionnel québécois à la fin des années 1940 ne se fera-t-il pas sans Molière. Tout particulièrement au Théâtre du Nouveau Monde, où il devient vite l'auteur favori de la maison qui, en retour, lui procure une gamme d'interprètes remarquables. Parmi eux, Guy Hoffmann reste sans doute le plus mémorable. À la faveur de tournées en France, son triomphe dans les trois farces de Molière est si total que la Comédie-Française et le Théâtre national populaire lui offrent de l'engager. Puis, en 1956, il brille à nouveau dans *Le Malade imaginaire* alors que la grande Denise Pelletier interprète sa cupide épouse, Béline.

À la suite de Guy Hoffmann, plusieurs autres tenteront d'entrer dans la peau d'Argan, dont Raymond Bouchard en 1988 au TNM. Le comédien est alors dirigé par André Montmorency, qui transpose la pièce dans un hôpital pour religieuses. Au Rideau Vert, huit ans plus tard, Rémy Girard s'attaque aussi à Argan tandis que Gylaine Tremblay campe une redoutable Toinette.

D'autres noms prestigieux im-

meront toutefois leur marque aux grandes pièces que sont *Dom Juan* et *L'Ecole des femmes*. En 1965, par exemple, Jean Gascon fait écho à la tradition de la Comédie-Française d'engager une débutante pour jouer Agnès. C'est ainsi que Geneviève Bujold entame sa carrière au théâtre avant même d'avoir terminé ses études au Conservatoire. Le directeur du TNM lui donne lui-même la réplique dans *L'Ecole des femmes*. Il faudra attendre 1990 avant qu'une reprise de la pièce éblouisse une fois de plus le public du Nouveau Monde. Elle sera signée René Richard Cyr, qui fait un tabac en confiant à Norman Chouinard et à Anne Dorval les figures centrales de la comédie.

La fortune de *Dom Juan* dans la Belle Province s'avère encore plus considérable. Jean Gascon met le chef-d'œuvre au programme du TNM en 1954, trois ans seulement après la fondation de la compagnie. Il se réserve le rôle-titre. Jean Dalmain lui obéit en Sganarelle et Charlotte Boissoli tente de sauver son âme en prêtant ses traits à Elvire. En 1966, à La Nouvelle Compagnie théâtrale, c'est au tour de Gilles Pelletier de se mesurer au séducteur invétéré. À ses côtés, Jean Duceppe est Sganarelle, Monique Miller, Elvire. Georges Groulx assure la mise en scène. Du

reste, Gilles Pelletier retrouve le rôle en 1972, cette fois en compagnie de Guy L'Ecuyer (Sganarelle) et de Nicole Filion (Elvire).

Dans les grands théâtres, au moins trois autres comédiens relèveront le défi d'interpréter *Dom Juan*. En 1979, Jean-Louis Roux demande à Léo Illial de reprendre le rôle au Nouveau Monde. Il choisit Luc Durand pour composer Sganarelle. En 1987, dans la troisième production de la tragédie sur la même scène, Olivier Reichenbach invite Albert Millaire à incarner le grand seigneur, lui assignant comme serviteur Raymond Bouchard. En 1996, Serge Denoncourt, alors directeur du Trident, préfère quant à lui miser sur un comédien plus jeune, Benoît Guoin, qui met sa fougue au service du héros, non sans que Jacques Leblanc y aille d'un Sganarelle très raisonnable.

Pour ce qui est d'Elvire, une autre débutante s'y fera les dents: Sylvie Drapeau. Elle sera vibrante dans *Elvire Jouvet 40* de Brigitte Jacques, où un Juvet intransigeant lui apprend à mettre sa sensibilité au service d'un rôle exigeant. Ce succès du Quat'Sous illustre un tout autre pan de la postérité de Molière au Québec. Preuve que celle-ci a pris plusieurs formes mais n'a jamais cessé, à toutes époques, d'être au cœur de la pratique d'ici.

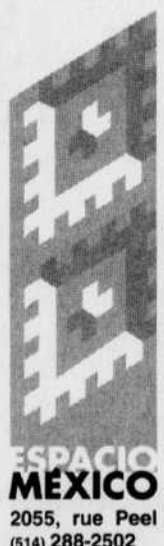
EXPOVERACRUZ 2000

ESPACIO MÉXICO VOUS OFFRE
L'OCCASION DE CONNAÎTRE LA CULTURE
ET LES TRADITIONS DU VERACRUZ

Le Veracruz est un état du Mexique situé face au golfe du Mexique. Il a une richesse culturelle, touristique, archéologique, musicale et gastronomique que nous voudrions partager avec vous.

Venez voir un authentique autel des morts, traditionnel lors de la fête des Morts, les 1^{er} et 2 novembre. Cette fête est remplie de couleurs, de fleurs, de photos, de bougies, de plats typiques ainsi que de boissons que nos morts aiment boire, le tout entouré de musique.

Tous les jours, de 16h à 18h, nous vous offrirons le café et des petits fours typiques de la cuisine du Veracruz. Des musiciens seront sur place pour vous introduire aux rythmes de la région.



Texte et mise en scène de Jean-Pierre Ronfard

DES DIEUX ET DES HOMMES:

HÉRAKLÈS ET AUTRES MYTHES.

École nationale de théâtre du Canada
PRÉSENTATION PUBLIQUE DES FINISSANTS ET FINISSANTES

Entrée: 5\$
Salle Ludger-Duvernay

novembre 2000
7, 8, 9, 11, 12*
20h et 15h

MONUMENT-NATIONAL
BILLETTERIE: 871-2224

DE RETOUR AU QUÉBEC

GÉRARD POTIER

Comédien - Conteur

Accompagné de
Gérard Baraton
Accordéon-synthétiseur

«Captivant ce Gérard Potier»
Le Soleil

«Son corps tout entier danse, bondit et nous entraîne au cœur du récit... Les murs du théâtre, les ennus du jour, tout à soudain disparu sans que l'on ne sente rendre compte!»
Solange Lévesque, Le Devoir

Production
Le Bazar Mythique

2^e tournée québécoise

3 nov. 2000	Shawinigan (Cabaret de la salle Philippe-Fillion)
4 nov. 2000	North-Hatley (Café de Lafontaine)
7 nov. 2000	Montréal (Maison culture Côte-des-Neiges)
8 nov. 2000	Montréal (Maison de la culture Mercier)
10 nov. 2000	Longueuil (L'atelier à l'Ecart)
11 nov. 2000	Montréal (Maison de la culture Villieray...)
12 nov. 2000	Granby (Théâtre Palace)
17 nov. 2000	Mont-St-Hilaire (Art-Station)
18 nov. 2000	Le Bic (Théâtre du Bic)
19 nov. 2000	Carleton (Théâtre Le Molluque)
21 nov. 2000	Tadoussac (Centre communautaire)
23 nov. 2000	Québec (Auditorium Jos.-Laverigne)
24 nov. 2000	Chicoutimi (Salle Le Ménestrel)
25 nov. 2000	Baie-Comeau (Théâtre de Baie-Comeau)
26 nov. 2000	Sept-Îles (Salle Jean-Marc-Dion)

LES ARTS

INDUSTRIE

Les disques se ramassent à la pelle

De mémoire d'industrie, c'est le plus fol automne du disque jamais vécu: fini les valeurs sûres, part plus que jamais congrue aux nouveaux venus, fragmentation suicidaire du marché: qui périra? qui surnagera? Au moment où l'ADISQ s'apprête à célébrer les siens, comptons déjà les morceaux.

SYLVAIN CORMIER

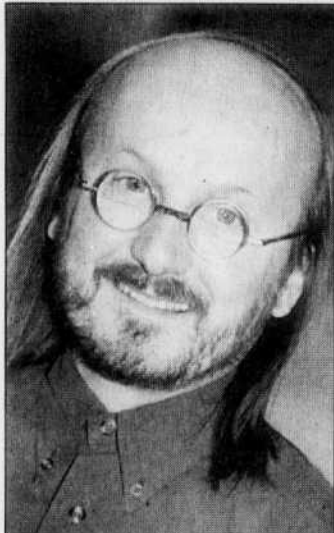
La pile me toise en se dandinant vertigineusement de gauche à droite. Un disque de plus au-dessus des quelques dizaines d'autres, semble me signifier la tour de Pise de boîtiers de plastique, et je m'écroule. Hallucination? Je sais que c'est kif-kif bourricot chez les collègues, chez les programmeurs de radios, les distributeurs, détaillants, relationnistes de presse. Au bout du fil, tous mes interlocuteurs de l'industrie ont de petites voix frêles de dépressifs en puissance et le triste refrain commun: automne de fou!

L'étranglement du goulot en haute saison pré-Noël est certes inévitable, mais à ce degré d'étouffement? Rien qu'à mon bout de la lognette, la différence est flagrante. Tel Goscinnny recevant Achille Talon dans son bureau, c'est comme si j'avais une grosse pancarte avec un gros «Non!» dessus. Non aux entrevues d'artistes auparavant acceptés d'office, non aux nouveaux venus demandant la lune, c'est-à-dire un entrefilet: ce qui se passe n'est pas normal. N'at-on pas vu l'avalanche venir?

Non. Probablement parce que avalanche il n'y a point. La pile est semblable aux piles d'antan. «Entre août et novembre 1999, rappelle Jacques Primeau, nouveau président de l'ADISQ, il y a eu 56 sorties d'albums. Entre août et novembre 2000, il y en a 61.» Cinq petites parutions de plus, allons donc! Pourquoi cette impression très générale d'embouteillage sans précédent, alors? «Là où ça se joue, c'est dans le rapport entre les artistes les plus connus et les moins connus: pour onze gros noms en 1999, il y en a 25 en 2000. L'engorgement est là.»

Disproportion

Exprimons le phénomène en



VÉRO BONCOMPAGNI

Jim Corcoran

lapalissade: plus il y a d'incontournables, moins il y a de courtois. Quand l'industrie reçoit un char et une barge de disques de nouveaux artistes, un tri naturel s'effectue, quelques-uns passent: c'était le cas à l'automne 1999, où le succès des têtes neuves Nicola Ciccone, Daniel Boucher, Martin Deschamps et autres Jorane — reflété par leurs nombreuses nominations au gala de dimanche — n'a pas suffi à saturer le marché. Ce coup-ci, pas de tri possible entre les gros noms: ça se bouscule au portillon. «T'en as onze au mois de novembre seulement, précise Solange Drouin, directrice générale de l'ADISQ. Garou, Okoumé, le deuxième de Jorane, Gilles Vigneault, France D'Amour, Stef Carse...»

Comment expliquer cette disproportion? Les peintures ont-elles toutes sciemment attendu l'an 2000, beau chiffre rond porteur d'avenir, pour lancer leurs nouvelles billes? Rien que chez Audiogram, la liste des revendeurs est effrayante, de Jim Corcoran à Dan Bigras-Laurence Jalbert à Marie-Michèle Desrosiers au tout prochain Daniel Bélanger. «C'est certainement un peu à cause de MusicAction», propose Primeau. MusicAction, faut-il préciser, est le principal subventionnaire de l'industrie du disque. «La boutique a fermé très tôt à MusicAction l'an dernier, continue Drouin. Pour 1999-2000, il n'y avait plus d'argent dès juin 1999. L'argent neuf est arrivé seulement en avril 2000.» Primeau: «Les albums de Jim Corcoran et Pierre Flynn, par exemple, ont été retardés à cause de ça. L'arrivée des fonds en avril a créé une sorte de bang: beaucoup de gros albums ont été produits simultanément. Évidemment, il faudrait trouver des moyens pour que tout le monde ne sorte pas en même temps...»

Vœu pieux, se dit-on. Encore faudrait-il que Noël n'arrive pas le 25 décembre. «Il y a certains producteurs qui peuvent faire leur année dans les trois mois avant Noël, lâche en tout réalisme Pierre «Bill» St-Georges, vétéran de l'industrie et patron du mégadistributeur Sélect. Surtout pour les projets où l'as pas de tournée qui suit. La question est simple: est-ce que mon disque est le cadeau de Noël par excellence ou pas? Ne pourrait-il pas y avoir un chouchou de concertation, histoire de sauver les meubles? Un Ferland, il y a quelques années, avait profité du créneau très libre de début février pour lancer le chef-d'œuvre Écoute pas ça. «Sauf exception, poursuit St-Georges, les producteurs ne veulent rien savoir. Ils aiment mieux faire partie de la bataille d'octobre-novembre-décembre que d'être isolés fin janvier.»



ARCHIVES LE DEVOIR

Lynda Lemay

Bataille de tranchées

À quoi ressemble le présent combat de coqs? Ceux qui se démarquent sont toujours les mêmes: La Chicane et Isabelle Boulay étaient au sommet au début de janvier 2000, ils le sont encore avec de nouveaux albums. Lynda Lemay a littéralement sauté en tête du palmarès avec *Du coq à l'âme*, après avoir *fait craquer la France* (dixit *Paris Match*). Mais certaines vedettes établies piétinent déjà dans la circulation dense: le Zachary Richard est en baisse de trois positions, indicateur plutôt alarmant considérant les 200 000 exemplaires de *Cap enragé*. Le Richard Séguin plafonne. Claire Pelletier, championne du bouche à oreille, se maintient à belle hauteur (en 5^e place): y restera-t-elle une fois que ses fidèles auront tous acheté ce *Galileo* tant attendu? *Le Plaisir d'amour* de Marie-Denise Pelletier tient bon, sur la lancée d'une bonne stratégie: le lancement a eu lieu avant tous les autres, fin août. Ginette Reno et Roch Voisine s'amènent agressivement avec des albums de Noël. Le premier Garou débarque la semaine prochaine, grosse machine Angelil-Sony dans le dos. Et comme si ce n'était pas suffisant, La Chicane et Isabelle Boulay placent encore leurs précédents disques dans la trentaine glorieuse.

Ce n'est pas tout. St-Georges voit d'autres compétiteurs dans sa soupe. Les indémodables du catalogue. «Ce qui gruge une grosse partie de la tarte, c'est le rétro. Quand c'est pas une bande sonore de film qui déterre un vieux succès, c'est une compil-TV. Il n'y a aucune raison de vendre du Michel Fugain et son *Big Bazar* en l'an 2000, et pourtant, ça sort par camions.» De plus en plus, la réclame télévisée devient l'argument de vente essentiel, surtout pour les interdits de radio. «Dans le Top 30, confirme Primeau, t'as 14 disques qui sont soutenus par des pubs à la télé. Il y a un paquet de ceux-là qui ne tournent pas à la radio.» Lui aussi est ahuri par l'omniprésence des Fugain et assimilés: «Pourquoi y a-t-il tant de gens qui achètent encore Mireille Mathieu? Je ne sais pas.»

Compilations en vrac, mainmise des têtes d'affiche, tapissage de pubs: on ne voudrait pas être à la place du jeune chanteur malencontreusement jeté dans la présente fosse. «Ce sont les nouveaux artistes qui souffrent le plus, c'est clair, soupire St-Georges. Ces jours-ci, j'ai beau dire au disquaire que tel nouvel artiste est vraiment bon et qu'il doit absolument me passer une grosse commande, au mieux il va me prendre un exemplaire. À un exemplaire, t'es mort.» Morituri te saluant et joyeux Noël.

Sur la scène du monde

Ailleurs dans le monde, la vie des arts est balisée d'expositions, de festivals, de biennales. Autant d'événements qui peuvent nourrir d'agréables séjours en d'autres lieux. Au début de chaque mois en ces pages, *Le Devoir* suggérera ainsi des dates à inscrire à votre calendrier, au hasard de vos déplacements.

KLIMT À VIENNE

Le 9 février 1918, peu de gens assistaient à ses funérailles. Mort à 56 ans dans l'indifférence quasi générale, Gustav Klimt est aujourd'hui un nom familier, grâce aux affiches et posters qui ont reproduit ses œuvres. Celles-ci valent maintenant des fortunes. Son style, si aisément reconnaissable, associe expressionnisme, symbolisme et ornementation aux limites de l'abstrait. Et reste sans école. Fait rarissime, une exposition lui est consacrée au Belvédère de Vienne. Son thème: *Klimt et les femmes*. Il les adorait et les peignait sans relâche: empreintes d'un érotisme provocant, ses toiles et dessins, à l'écart des conventions académiques, feront scandale. «Quiconque veut me connaître, a-t-il écrit, doit regarder mes tableaux. En eux, ils verront qui je suis.» A l'Österreichische Galerie Belvédère, 27 Prinz Eugenstrasse, (43) 1 79 557 178, <www.info.wien.at>.

Jusqu'au 7 janvier.

A faire également: le tour du Ring à pied ou en tramway, la visite du palais de Schönbrunn, laisser filer les heures au Landtmann ou dans tout autre café viennois.

LYON LUMIÈRES

Au début de décembre, toute la ville, celle de la soie et des canuts, devient œuvre d'art. Sous les réfecteurs, les immeubles, monuments et ponts — 150 en tout — deviennent ombres et lumières où se mêlent les jeux d'eau. Et prennent un autre relief, une nouvelle personnalité. Une façon également de revoir l'architecture et l'urbanisme. Le point culminant en est la fête des Lumières, le 8 décembre, tradition née en 1852, quand les Lyonnais disposaient des luminaires à leurs fenêtres et balcons. Cette année, deux expositions retiennent l'attention: *Settecento: le siècle de Tiepolo*, consacrée à la

peinture italienne du XVIII^e siècle (au Musée des beaux-arts, jusqu'au 30 décembre), et *Tu parles?!*, qui a pour objet les «nouvelles langues françaises» (au Musée d'art contemporain, jusqu'au 21 janvier). Cette dernière exposition se tient simultanément et sous des versions différentes à Bruxelles, à Dakar et à Québec (au Musée de la civilisation).

Du 7 au 10 décembre.

A faire également: se promener dans les traboules du Vieux-Lyon, fréquenter quelques «bouchons», visiter le Musée gallo-romain.

Renseignements: (33) 4 72 77 69 69 ou <www.lyon-france.com>.

RÉVES ROYAUX EN BAVIÈRE

Verlaine l'a surnommé le «seul vrai roi du XIX^e siècle». La vie de Louis II de Bavière est devenue un mythe. Depuis longtemps. L'Allemagne n'échappe pas, elle non plus, aux musicaux. Sur une musique de Franz Hummel, nourrie de germanisme et d'accents modernes, *Ludwig II — A la recherche du paradis* reprend les visions fantastiques d'un être déchiré entre l'être et le paraître, qui n'a jamais réussi à concilier rêve et réalité. Sous-titres en français et en cinq autres langues. Au Musical Theater Neuschwanstein, expressément construit à cette fin au pied des Alpes de l'Algau, au lac de Forgggen, près de Füssen, là où se réfugiait l'ami déçu de Richard Wagner.

Tous les soirs, jusqu'à la fin de l'année.

A faire également: visites guidées des couloirs des châteaux de Neuschwanstein (on peut s'y rendre en calèche) et de Hohenschwangau.

Renseignements: Ludwig Musical, (49) 89 18 05 58 39 44, <www.ludwigmusical.com> ou info@ludwigmusical.com

Normand Cazalais

LA LUNA

création chorégraphique Ginette Prévost

interprètes

Johanne Madore, Heather Mah, Sophie Lavigne et Julie Labelle, Lucie Vigneault

lumière Axel Morgenthaler costumes Carole Courtois

communications Jacinthe Laliberté

14 au 18 novembre 2000 - 20h

Église St-Mark, 310 St-Charles, Vieux-Longueuil

Informations / Réservations: (450) 677-3876

La Luna 100 litres

SOLAR

Pratt & Whitney Canada

Harbourfront centre

CJ8

Partenariat chorégraphique Canada/Japon

8 chorégraphes
8 premières mondiales
1 expérience à vivreLouise Bédard
Serge Bennathan
Noam Gagnon/Dana Gingras
Tedd Robinson
Kim Itoh
Toru Shimazaki
Setsuko Yamada
Kota Yamazaki

Les 10 et 11 novembre à 20 h

Cinquième salle
Place des ArtsBillets en vente à la PPA, 513 842 2112
ou Réseau Admissions, 514 790 1245
Réservation et frais de service

17 et 18 novembre 2000 | 20 h 00

Dans le cadre de PRÉSENCES DU JAPON, un événement organisé par la compagnie Jocelyne Montpetit Danse

L'Agora de la danse présente

La Compagnie Kohzensha - Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Japon

Bone of Earth II solo de butoh

Chorégraphe et interprète Yukio Waguri

«Un événement unique. Une rareté je vous dis, une rareté.»

Andrée Martin / Le Devoir

Stage de butoh
les 24-25-26 novembre

Cet événement bénéficie de l'aide du Fonds Japon-Canada, don du Gouvernement du Japon au Conseil des Arts du Canada et du Conseil des arts et des lettres du Québec, dans le cadre du programme d'aide aux artistes étrangers.

LE DEVOIR



LAGORA DE LA DANSE

525-1500

840, RUE CHERRIER

MÉTRO SHERBROOKE

790-1245

Caught looking

Formule Interprètes 13

Interprètes

Sarah Williams, Heather Mah, Julie Slater

Chorégraphes

Benoît Lachambre (par b.leux)

Noam Gagnon / Dana Gingras

(The Holy Body Tattoo) et

Sarah Williams / Heather Mah

Collaborateurs

Axel Morgenthaler,

Jackie Gallant, Gaëtan Desombre,

Suzanne Trépanier

«Physique d'athlète, présence

charismatique, on comprend la

popularité (de cette interprète)

parmi les chorégraphes québécois.»

Linda Boutin, Voir

1^{er} au 4 et 8 au 11

novembre à 20 h

Jeu-causerie le 2 novembre: après la

représentation, rencontre avec les artistes.

Billetterie

(514) 525-1500

Réseau Admission

(514) 790-1245

Tarif de groupe

(514) 525-3595

Studio de l'Agora de la danse

840, rue Cherrier Métro Sherbrooke

LES ARTS du Maurier

Interprètes

Sarah Williams, Heather Mah,

Julie Slater

Chorégraphes

Benoît Lachambre (par b.leux)

Noam Gagnon / Dana Gingras

(The Holy Body Tattoo) et

Sarah Williams / Heather Mah

Collaborateurs

Axel Morgenthaler,

Jackie Gallant, Gaëtan Desombre,

Suzanne Trépanier

«Physique d'athlète, présence

charismatique, on comprend la

popularité (de cette interprète)

parmi les chorégraphes québécois.»

Linda Boutin, Voir

1^{er} au 4 et 8 au 11

novembre à 20 h

Jeu-causerie le 2 novembre: après la

représentation, rencontre avec les artistes.

Billetterie

(514) 525-1500

Réseau Admission

(514) 790-1245

Tarif de groupe

(514) 525-3595

Studio de l'Agora de la danse

840, rue Cherrier Métro Sherbrooke

LE DEVOIR

Un pur vaudeville

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Succéda la surprise de se retrouver devant une œuvre aussi solide, d'autant plus que le précédent long métrage de Favreau, *Nelligan*, avait fait chou blanc. Ces *Muses orphelines* rappellent dans ses meilleurs moments *Les Bons débarras* de Mankiewicz, par leur charge soutenue et inspirée, même si la mise en scène choisit ici de ne pas exploser hors de ses gonds, préservant ses effets mais glissant d'une scène à l'autre avec



Les trois muses: Marina Orsini, Céline Bonnier et Fanny Mallette.

Le film repose beaucoup sur son excellente distribution. A souligner la remarquable prestation

L'œuvre quator apparait solidement campée sur ses quatre piliers. Marina Orsini porte avec finesse le rôle difficile de Catherine, cette femme dont la dureté de surface montre peu à peu ses failles. Étonnante aussi Céline Bonnier en sa peau d'austérité caustique, qui aborde en devenant Martine, la sœur soldat lesbienne,

Avec cette mise en scène à la fois forte et retenue, avant tout sensible, attachée à ses personnages dont la caméra capte en scope les variations climatiques intérieures, *Les Muses orphelines* se voit extirpé de la gangue dramatique qui commandait des effets plus marqués, des personnages essentiellement dramatiques. Le film devient autre chose mieux adapté aux besoins de l'écran, une œuvre où les demi-mesures ont droit de cité et qui s'adresse d'abord à la sensibilité du spectateur, à voir pour elle-même, hors du champ des comparaisons, juste parce qu'elle tient vraiment bien la route et élève le cinéma québécois au-dessus de ses petites ornières trop mal scénarisées. Et si ça prend le théâtre pour fignoler des vraies répliques mordantes, souhaitons que notre septième art fasse appel à lui plus souvent.

Réalisation: Vivian Naefe.
Scénario: Vivian Naefe, Walter
Kärger, Barbara Jago, Pamela
Katz. Avec Heino Ferch, Aglaia
Szyzkowitz, Gedeon Burkhard
Hilde van Mieghem, Clemens
Jakubetz, Pamela Marquardt.
Image: Peter Dötling. Musique
Dieter Schleip. En version
originale allemande avec
sous-titres français.
Au Quartier latin.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il nous en arrive donc une, émergente sans doute du lot global, coiffée du bandeau racoleur *«La comédie qui a fait rire tout l'Allemagne»*, mais guère très forte non plus. On peut lui reconnaître tout au plus un certain charme, né de sa ramance assez étonnante entre un gros avocat prétentieux et une jeune femme bohème, en un invraisemblable road movie roulant de Munich à Venise. A défaut de scénario bien ficé-

Le scénario prévisible n'a guère inventé la subtilité, mais le spectateur peut néanmoins s'attacher aux personnages d'Eva et de Nick, qui déposent leurs masques en cours de route et y gagnent un charme. Il s'agit quand même d'une comédie facile qui aurait gagné à voir son scénario peaufiné (ils étaient pourtant quatre dessus). Tel quel, ses rebondissements prévisibles, ses répliques pas très fines ne l'élèvent guère au-dessus du genre, même si ça et là quelques étincelles arrachent un rire.

**FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU JAZZ
DE MONTREAL**
HORS-SAISON

Du Jazz à l'année !

**Billets en vente
MAINTENANT !!!**

MÁRCIO FARACO *

«SOIRÉE BRÉSILIENNE»

1^{re} partie:
PAOLO RAMOS ET JEAN-FRANÇOIS GROULX
DIMANCHE 19 NOVEMBRE / 20H / CLUB SODA 23.50 \$

«SOIRÉE
MUSIQUES URBAINES»

MICHEL CUSSON

Projet TAG

1^{re} partie:
JAZZ PHARMACY
MERCREDI 22 NOVEMBRE / 20H / SPECTRUM 24.50 \$

ERIK TRUFFAZ QUARTET

«SOIRÉE NU-JAZZ»

1^{re} partie:
[iks] featuring NYA
LUNDI 4 DÉCEMBRE / 20H / SPECTRUM 19.50 \$

«SOIRÉE SAXO»

JOSHUA REDMAN QUARTET

SAMEDI 20 JANVIER / 20H / SPECTRUM 34.50 \$

PATRICIA BARBER TRIO

«SOIRÉE JAZZ CLUB»

1^{re} partie:
FRANÇOIS BOURASSA ET ANDRÉ LEROUX
SAMEDI 27 JANVIER / 20H / SPECTRUM 24.50 \$

«SOIRÉE BLUES»

B.B. KING

1^{re} partie:
STEVE HILL

JEUDI 1^{re} FÉVRIER / 20H / SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA 67.50 \$ 47.50 \$
57.50 \$ 37.50 \$

SUSIE ARIOLI SWING BAND

«SOIRÉE JAZZ VOCAL»

NOUVEAU SPECTACLE

1^{re} partie:
PANACHE FEATURING ADAM BROUGHTON
DIMANCHE 4 FÉVRIER / 20H / SPECTRUM 15.50 \$

«CATHARSIS II»

CHARLES PAPASSOFF

avec Céline Bonnier et James Hyndman

1^{re} partie:
ERIC LONGSWORTH VIOLONCELLE SOLO
JEUDI 1^{re} MARS / 20H / SPECTRUM 12.50 \$

PACO DE LUCIA SEPTET

«SOIRÉE
FLAMENCO JAZZ»

JEUDI 29 MARS / 20H / SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA 54.50 \$ 34.50 \$
44.50 \$ 24.50 \$

«SOIRÉE EFFENDI»

**CHRISTINE JENSEN SEPTET
GREG AMIRAUULT QUARTET
PROVOST-LACHAPELLE**

JEUDI 5 AVRIL / 20H / SPECTRUM 12.50 \$

Forfaits >>>

Forfait Connaisseur

5 concerts pour 69 \$

Joshua Redman Quartet
Patricia Barber Trio
Erik Truffaz Quartet
Charles Papasoff Catharsis II
Soirée Effendi

jusqu'à
33%
de rabais

Forfait Rythmes

5 concerts pour 99 \$

Paco De Lucia Septet
Márcio Faraco
Michel Cusson TAG
Erik Truffaz Quartet
Susie Arioli Swing Band

jusqu'à
30%
de rabais

Forfait la Totale

10 concerts pour 175 \$

(Billets de première catégorie)

jusqu'à
40%
de rabais

> Les forfaits sont en vente uniquement au guichet du Spectrum. Certaines restrictions s'appliquent. Quantités limitées.

INFORMATIONS: (514) 871-1881 / 1-888-515-0515

BILLETS INDIVIDUELS EN VENTE

au Spectrum, à la Place des Arts (514) 842-2112, sur le réseau Admission, ou au (514) 790-1245, www.admission.com

* Márcio Faraco: billets en vente au Club Soda ou au (514) 790-1111

La Presse

Le Gazette

CBC + Radio-Canada

SPECTRA

LES
CONFESSIONS
DU DOCTEUR
Sachs

Un film de
MICHEL DEVILLE
avec
ALBERT DUPONTEL
LÉLIERE DREVILLE

Et après le roman de
MARTIN WINCKLER
« La maladie de Sachs » paru aux éditions F. L.



A L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS
PARISIEN ✓

LES ARTS

CINÉMA

L'actrice Ellen Burstyn et le directeur Darren Aronofsky lors du tournage de *Requiem for a Dream*.

Le boulevard des rêves brisés

REQUIEM FOR A DREAM

Réalisation: Darren Aronofsky.
Scénario: Darren Aronofsky et Hubert Selby, Jr., d'après son roman. Avec Ellen Burstyn, Jared Leto, Jennifer Connelly, Marlon Wayans. Image: Matthew Libatique. Montage: Jay Rabinowitz. Musique: Clint Mansell. États-Unis, 2000, 102 minutes. Cinéplex Odéon.

ANDRÉ LAVOIE

Une autre de ces histoires abracadabrantes sur les effets dévastateurs de la drogue? Je vous imagine déjà faire la moue, pousser un grand soupir et déclarer forfait. Mais pour ceux qui ont le cœur bien accroché, qui veulent replonger dans les mêmes tranches que devant *Pink Floyd: The Wall* d'Alan Parker, ou recevoir un électrochoc cinématographique, *Requiem for a Dream* de Darren Aronofsky est tout désigné.

Oscillant entre le fantastique et la paranoïa comme dans *Pi*, son premier film, le cinéaste insufflé au roman de Hubert Selby, Jr., écrit à la fin des années 70, également auteur de *Last Exit to Brooklyn*, la fébrilité de notre époque et une imagerie parfois insoutenable qui hypnotiserait sur-le-champ Ken Russell ou David Lynch. C'est à un quadruple cauchemar qu'il nous convie, suivant en parallèle l'inéluctable chute de personnages aux ambitions plus grandes que leur détermination à réussir.

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir des rêves, car Harry (Jared Leto), sa copine Marion (Jennifer

Connelly) et son meilleur ami Tyrone (Marlon Waynes) veulent s'en mettre plein les poches mais, en attendant, ils s'injectent bien des cochonneries dans les veines. De son côté, recluse dans son petit logement et subjuguée par son téléviseur, Sara (Ellen Burstyn), la mère de Harry, ne connaît peut-être rien aux joies de l'héroïne mais ingurgite une quantité astronomique d'amphétamine. Elle est prête à tout, même à devenir folle, pour retrouver sa taille de guêpe et pouvoir ainsi assister à une émission de télévision — un de ces défilants «infomerciaux».

En l'espace de trois saisons, comme autant de tristes chapitres qui scandent cette essoufflante dégringolade, ces personnages, accros aux pilules, à la cocaïne ou à un réfrigérateur trop bien garni, continuent de croire qu'ils vont faire fortune (Harry et Tyrone), ouvriront une jolie boutique (Marion) ou deviendront célèbres du jour au lendemain (Sara). On s'en doute, les choses ne se déroulent pas exactement de cette manière et c'est à ce moment que Darren Aronofsky décide d'opter pour la vitesse maximale.

Il n'offre pour ainsi dire aucun répit au spectateur, place sa caméra aux endroits les plus inusités, multiplie les gros plans pas toujours séduisants (on ne nous épargne jamais le bras de plus en plus amoché de Harry), utilise des techniques du passé (le split-screen) et un montage frénétique, martelant le tout de musique techno. Ce processus d'accumulation trouve son point limite dans les quinze dernières minutes du film, nous plongeant au bord de l'insoutenable, où

la déchéance des personnages devient irréversible: Sara se croit attaquée par son frigo tandis que, pour survivre, Marion accepte de se prêter à des orgies sadomasochistes qui défient l'imaginaire. On pourrait ne voir là que débailage de fantasmes et virtuosité gratuite, mais Darren Aronofsky apporte à *Requiem for a Dream* un regard plus compatissant que moralisateur, aidé en cela par des acteurs d'une justesse remarquable.

Il leur a fallu une grande force d'abandon et une confiance infinie envers le réalisateur pour se prêter à toutes ces pirouettes souvent disgracieuses. Si nous avons droit à des performances étonnantes, même de la part de Marlon Waynes, plus habitué à jouer les imbéciles heureux comme dans *Scary Movie*, la palme revient à Ellen Burstyn, trop longtemps confinée à des rôles anecdotiques et qui brille ici d'un nouvel éclat. Ça prenait un sacré courage pour endosser la folie de cette mère abandonnée, enlaidie par la solitude et les mauvais traitements des médecins. Il vous en faudra tout autant pour entreprendre ce voyage sur ce dangereux boulevard des rêves brisés.

Redford dans la fosse de sable

THE LEGEND OF BAGGER VANCE

Réalisation: Robert Redford.
Scénario: Jeremy Leven. Avec Will Smith, Matt Damon, Charlize Theron, Bruce McGill. Image: Michael Ballhaus. Montage: Hank Corwin. Musique: Rachel Portman. États-Unis, 2000. Famous Players

ANDRÉ LAVOIE

Après la pêche à la ligne (*A River Runs Through It*) et l'équitation (*The Horse Whisperer*), voilà que le distingué Robert Redford s'intéresse au golf avec *The Legend of Bagger Vance*. Un regard tendre sur le passé et la pureté des grands espaces, de magnifiques images cartes postales, c'est ce qui constitue la surface de plusieurs films de l'acteur-réalisateur, si l'on exclut le larmoyant *Ordinary People* et le captivant *Quiz Show*.

Plus qu'une célébration de ce sport qui n'a rien d'extrême (ou peut-être s'agit-il d'une envie secrète de profiter de sa popularité grandissante auprès des baby-boomers vieillissants?), sous la houlette de Redford, cela se transforme en curieuse méditation sur la vie, en expérience mystique. La démonstration n'a rien de convaincant alors que la forme, elle, se veut aussi soignée qu'à l'habitude.

Une voix hors champ encombrante, même s'il s'agit de celle du regretté Jack Lemmon dans la peau de Hardy, grand amateur de golf, apparaît comme le signe évident d'une adaptation très respectueuse d'un roman, ici de Steven Pressfield. C'est sans doute aussi la preuve que Redford ne fait pas confiance à la seule puissance évocatrice des images et encore moins à l'intelligence du spectateur.

Cette voix nous guide dans la petite ville de Savannah où le jeune Hardy (J. Michael Moncrief) admire une gloire locale de ce sport, le fringant Rannulph Junuh (Matt Damon), que la Première Guerre mondiale et son cortège d'horreurs au front a rendu dépressif et alcoolique. Adele Invergordon (Charlize Theron) n'a guère de temps pour les états d'âme puisque cette jeune et riche héritière doit sauver le magnifique club de golf de son père, malmené

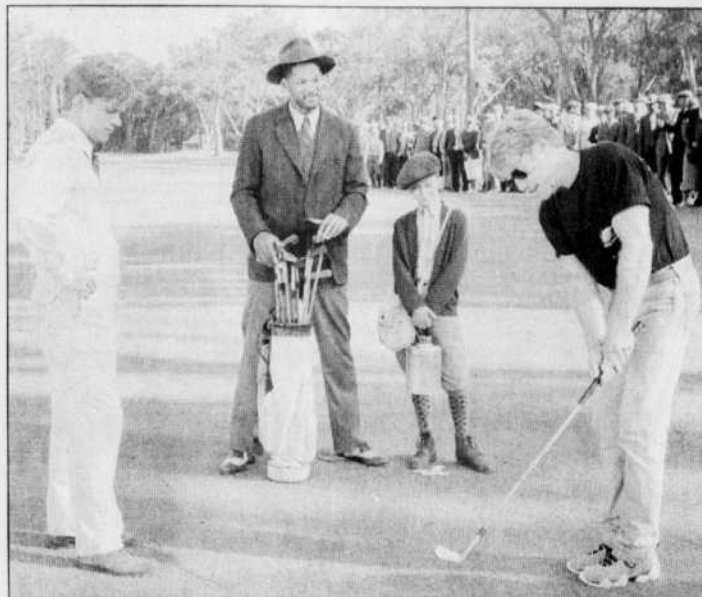
par la Crise. Elle décide d'organiser un grand tournoi et supplie Rannulph, son amour de jeunesse, d'y participer. Hardy tentera aussi de le convaincre, mais l'arrivée mystérieuse de Bagger Vance (Will Smith), figure angélique sortie de nulle part, saura le persuader de reprendre ses fers.

Après les nombreux films sur les vertus du baseball (*Fields of Dream*, *The Natural*, avec Redford), *The Legend of Bagger Vance* propose une métaphore tout aussi lourde de l'existence comme immense terrain de golf où il suffit de se concentrer et d'avoir le bon bâton pour abattre tous les obstacles. C'est, à peu de choses près, la version sportive de la boîte de chocolats de *Forrest Gump*... Avec des répliques du genre «*inside each and every one of us is one true authentic swing*», on se précipitera sûrement dans le premier magasin de sports pour s'équiper avant le début de la prochaine saison.

Cette candide naïveté typiquement hollywoodienne, renfermant bien sûr son lot de mensonges, altère le plaisir que procure souvent le cinéma de Redford, générale-

ment assez conventionnel mais d'un classicisme qui finit par séduire. Ce n'est pas le cas ici. Le scénario de Jeremy Leven (*Don Juan DeMarco*), aussi surprenant qu'une compétition avec Tiger Woods, propose un parcours où le héros meurtri s'enfoncé tour à tour dans la déprime, les boisés, les étangs et les angoisses de l'amour, ce qui fait beaucoup pour un seul tournoi.

La difficulté d'être ému et captivé tient sans doute au fait que Redford n'a pas eu la main heureuse en choisissant des têtes connues, et pas les plus talentueuses. Matt Damon apparaît une fois encore trop propre pour jouer les esprits tourmentés tandis que l'accent du Sud très appuyé de Charlize Theron agace terriblement. Et Will Smith? On ne l'avait pas vu aussi zen depuis *Six Degrees of Separation*: le cinéaste l'a empêché de cabotiner à outrance, un exploit en soi. Malheureusement, n'ayant pas toujours les bons fers et souvent embourbé dans les fosses de sable, Redford ne mérite aucun trophée pour *The Legend of Bagger Vance*.



SOURCE DREAM WORKS PICTURES

The Legend of Bagger Vance propose une métaphore lourde de l'existence comme immense terrain de golf où il suffit de se concentrer et d'avoir le bon bâton pour abattre tous les obstacles.

«On applaudit la beauté des images, le raffinement des dialogues et l'élégance des interprètes. Daniel Auteuil saisissant!»

Les Échos

«Un élan mystique en forme d'épanouissement, de fuite, de défi donc de courage.»

Le Figaro

«Solide et convainquant!»

Le Point

Suivez votre instinct!

SADE

un film de Benoit Jacquot
avec Daniel Auteuil
et Isild Lebesco



À L'AFFICHE DÈS LE 10 NOVEMBRE!

«Un film MAGNIFIQUE! EXCEPTIONNELLE: Fanny Mallette défend avec un brio remarquable son premier rôle au grand écran.»

Stéphane Bureau - Téléjournal / Le Point, Radio-Canada

MARINA DRSINI GÉLINE BONNIER FANNY MALLETTE STÉPHANE DEMERS

les Muses orphelines



Film d'ouverture
Festival du Cinéma International
en Abitibi-Témiscamingue

UN FILM DE ROBERT FAVREAU

D'APRÈS LA PIÈCE DE MICHEL MARC BOUCHARD • SCÉNARIO GILLES DESJARDINS
AVEC LA PARTICIPATION SPÉCIALE DE LOUISE PORTAL ET PATRICK LABBÉ
PRODUCTEURS LYSE LAFONTAINE ET PIERRE LATOUR

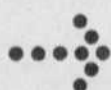
MUSIQUE: PIERRE MARTEL • COSTUME: LOUISE PORTAL • MONTAGE: FRANCIS LAPLANT • VOIX: MÉLANE GIBRARD
DISTRIBUTION: WENDY FORTIN • AGENT: PIERRE DUBOIS • AGENT: PIERRE DUBOIS • AGENT: PIERRE DUBOIS

FAMOUS PLAYERS PARISIEN ✓ FAMOUS PLAYERS VERSAILLES ✓ MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEAU 18 ✓ CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerie) ✓ CINÉMA PINE STE-ADELE ✓ CINÉMA DU CAP GATINEAU ✓ 13 ANS À L'AFFICHE! SON DIGITAL SHERBROOKE ✓

WWW.FILM-TONIC.COM

FESTIVAL DE FILMS cinemania 2-12 novembre 2000

FESTIVAL DE FILMS EN FRANÇAIS SOUS-TITRÉS EN ANGLAIS



AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Auditorium Maxwell-Cummings • 1379, rue Sherbrooke Ouest (☎ Guy)

Admission générale 7.50 \$
Étudiants/âge d'or 5.50 \$
Laissez-passer (6 films) 30.00 \$

CATALOGUE GRATUIT

DISPONIBLE AU MUSÉE

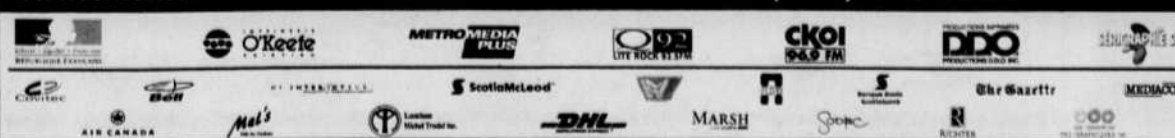
La Senza



Patrimoine canadien Canadian Heritage

www.cinemaniafilmfestival.com

info-festival: (514) 878-0082



UNE AFFAIRE DE GOÛT

Première

Sam 4 nov → 19 h 00
Mer 8 nov → 19 h 00

Par Bernard Rapp

Un thriller psychologique délicieusement pervers qui raconte la relation entre un puissant industriel français et le goûteur personnel qu'il engage.



SCÈNES DE CRIMES

Première

Par Frédéric Schoendoerffer

Sam 4 nov → 21 h 00
Dim 5 nov → 17 h 00



Lorsqu'une adolescente disparaît et deux corps mutilés sont découverts, deux vétérans de l'escouade des homicides sont chargés de l'enquête. Plus ils approchent dangereusement de la sordide vérité, plus leurs vies en deviennent entachées.

TÔT OU TARD

Première

Dim 5 nov → 19 h 00
Ven 10 nov → 21 h 15

Par Anne-Marie Étienne

Pour les mordus des films de Claude Lelouch — une histoire de destin. Elle est chanteuse et rêve d'être découverte. Il joue du violoncelle. Tout concourt à leur rencontre, mais ils n'arrivent pas de se serrer.



EXPOSITIONS

Le talent méconnu d'un moderniste

Itinéraire d'Henri Hébert, pionnier en matière d'intégration des arts visuels à l'architecture

HENRI HÉBERT
(1884-1950).

SCULPTURES ET DESSINS

Une exposition
au Musée du Québec
Parc des Champs-de-Batailles,
Québec

Jusqu'au 7 janvier 2001

DAVID CANTIN

On connaissait peu de chose jusqu'à maintenant au sujet d'Henri Hébert. Fils du célèbre sculpteur Louis-Philippe Hébert et frère du peintre Adrien Hébert, il n'en demeure pas moins que cet artiste est considéré comme une véritable référence dans l'histoire de la sculpture canadienne. Avec l'aide de la commissaire Janet M. Brooke, le Musée du Québec ouvre ses portes cet automne à une première rétrospective de ce parcours qui a contribué à l'émergence du mouvement moderniste québécois durant la première moitié du XX^e siècle. Dans deux salles, quelque 80 sculptures ainsi qu'une multitude d'œuvres sur papier soulignent l'envergure de ce créateur encore méconnu.

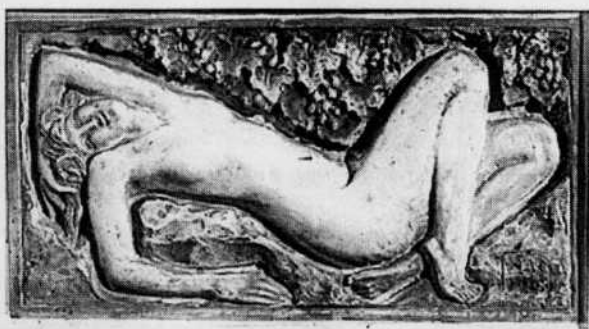
Pour bien comprendre le trajet d'Henri Hébert, il est judicieux d'avoir en tête les circonstances économiques, sociales et artistiques de l'époque. Né à Montréal le 3 avril 1884, Henri est le quatrième des huit enfants du sculpteur de renom Louis-Philippe Hébert. Très tôt, il alterne, entre Montréal et Paris, de séjours en études. Il peaufine le dessin avec

Edmond Dyonnet en 1896, puis remporte plusieurs médailles en dessin architectural aux Écoles de la Ville de Paris. En 1909, il s'installe définitivement à Montréal. Sous l'influence des modèles français du XIX^e siècle, il acquiert une réputation de portraitiste forte et enviable. Peu avant la Première Guerre mondiale, il passe beaucoup de temps en France où il découvre la plupart des courants modernes européens. Avec le critique d'art Fernand Préfontaine, le musicien et compositeur Léo-Pol Morin et l'architecte Ernest Cormier, Hébert participe aux soubresauts d'une modernité québécoise qui revendique la forme avant le contenu, ainsi que l'harmonie plastique. Installé dans l'atelier paternel, construit en 1884, Henri Hébert modèle des bustes de personnages fort importants des années 20. Par contre, la plus grande crise économique de l'histoire moderne limite considérablement la production du sculpteur. D'autres, comme Alfred Laliberté, dénigrèrent son travail en le traitant de «*citadin à qui tout sourit ou qui n'a pas besoin de faire d'effort*», compte tenu de la réputation de son père. Pourtant, comme en témoigne cette généreuse rétrospective, il demeure aujourd'hui l'un de ceux qui ont su relier le courant moderniste québécois à la sculpture d'inspiration plus classique.

Art déco

Pionnier en matière d'intégration des arts visuels à l'architecte-

ture, Henri Hébert a laissé des traces remarquables du style art déco dans le paysage de la grande métropole. C'est l'une des réussites dont témoigne cette exposition visuellement impressionnante. Ce passage de la tradition à la modernité comme ce climat d'effervescence de l'entre-deux-guerres traversent l'ensemble de la production retenue. Au centre de la rotonde, un marbre commémoratif en l'hommage de Jacques de Lesseps, le *Ad Astra (Vers les astres)*, impressionne d'emblée. La salle réservée à la sculpture publique fascine aussi grâce à un équilibre convaincant. On y retrouve la sublime *Pleureuse*, exécutée en 1922-23 pour le monument de la famille Charest, qui renvoie aux lignes subtiles d'un Rodin. Plus classique, son marbre Art déco *Clio* se distingue par son absence de référence religieuse. Même s'il s'agit d'un genre plutôt traditionnel, l'art du portrait occupe une place fondamentale dans la production d'Hébert. Côté d'élite culturelle, sociale et professionnelle de Montréal, aussi bien francophone qu'anglophone, plusieurs bustes montrent également l'envergure des œuvres de commandes. Parmi les réussites, on signale les portraits de *Gonzalve Desaulniers* et de *Guy Papineau-Couture*. La salle touchant à la production de genre s'intéresse surtout à montrer une pratique de la sculpture où le contexte participe aux sens. Malgré le caractère anecdotique des œuvres de jeunesse, l'artiste se tournera rapidement vers des sujets de nature beaucoup plus polémique. L'évocation de la femme moderne passe par l'entremise d'un érotisme avoué. Dans d'autres cas, comme *1914*, un thème universel est pris à titre d'exemple d'une condamnation ouverte de la guerre. Malgré certaines limites, les plaques commémoratives permettent à Hébert d'harmoniser sculpture et architecture. On découvre, du même coup, que les œuvres sur papier offraient au sculpteur un terrain d'exploration nouveau. De plus, un magnifique catalogue de l'exposition, rédigé par la commissaire Janet M. Brooke, deviendra sans doute un outil de référence indispensable sur ce sujet.



Nu féminin, d'Henri Hébert.

MUSÉE DU QUÉBEC

MUSIQUE



SOURCE LONDON RECORDS

«Je ne me rends pas compte de ce qu'est vraiment ma voix», explique Renée Fleming.

«Flemingite» absolue...

Quand la voix de Renée Fleming résonne au bout du fil, le paradis, rien de moins que le paradis, s'entrouvre

La critique se devrait d'être objective. Depuis Baudelaire pourtant, elle se réclame de la subjectivité la plus éclairée pour porter un jugement. Quand le critique se fait interviewer, forcément sa passion — ou sa froideur — transparait dans le rôle de serviteur du sujet interrogé. Voici donc quelques propos glanés chez la soprano américaine de l'heure, Renée Fleming, jointe chez elle au téléphone au cours du mois d'octobre.

On sent la voix, certes, mais on a besoin de quelqu'un qui nous écoute dans la salle. C'est pour cela que très souvent, quand je chante au Met, mon professeur, Beverley Johnson, vient toujours en répétition pour que je puisse ajuster le tir; c'est mon oreille extérieure en quelque sorte.

On connaît la carrière de la cantatrice. Des commencements assez ordinaires dans un circuit presque sursaturé de vedettes et de belles voix. Coup de pot: une annulation subite d'une interprète fait que nul autre que sir Georg Solti lui demande de venir combler le rôle de Fiordiligi (*Così fan tutte*, de Mozart). Ironie: Solti ne la connaît pas. Renée Fleming arrive, chante, et c'est le coup de foudre comme la reconnaissance internationale. Une étoile est née, dans le vrai sens de la légende américaine.

VOIR PAGE C 9: PARADIS

FRANÇOIS
TOUSIGNANT

Qu'on se le tienne pour dit: l'auteur de ces lignes est atteint d'une maladie incurable diagnostiquée par ses amis. Il s'agit de la «Flemingite». Alors, quand la voix de Renée Fleming résonne au bout du fil, le paradis, rien de moins que le paradis s'entrouvre. La discussion s'amorce autour de son disque *The Beautiful Voice* (la belle voix) et on lui demande com-

ment on se sent quand la belle voix, c'est «ma» voix. Eclats de rire. «Oh, c'est un peu un truc publicitaire; on cherchait un titre pour cet album et celui-là [this line] s'est imposé pour les producteurs. J'ai trouvé que ça collait, alors on l'a adopté.»

Pas prétentieuse pour un sou, Renée Fleming: «Je ne me rends pas compte de ce qu'est vraiment ma voix. Vous savez, les chanteurs sont toujours ceux qui sont le moins bien placés pour s'entendre.

SOCIÉTÉ PRO MUSICA

Série «Émeraude»
Salle Maisonneuve, Place des Arts

La CHAMBER MUSIC SOCIETY of LINCOLN CENTER

sous la direction de David Shifrin, clarinette
Anne-Marie McDermott, piano

Ani Kavafian, violon Daniel Philips, violons
Paul Neubauer, alto Timothy Eddy, violoncelle

Présenté par **Hydro Québec**

MARDI, 7 NOVEMBRE 2000, 20 H

Programme
Quatuor avec cordes et piano, K. 478, de Mozart
Sextuor de Copland
Quintette avec cordes et clarinette, op. 115, de Brahms

Billets: 25, 20, étudiants 17
Billets en vente au 514 842 2112
ou au www.pdm.qc.ca
Réservez maintenant 514 790 1245
Rétrocession et frais de service

Le NEM reçoit Les Percussions de Strasbourg
sous la direction de Lorraine Vaillancourt
Mardi 7 novembre 2000
HUGUES DUFOURT, FRANCE *Enchanta (1972-1976)*

Le NEM et Les Percussions de Strasbourg
sous la direction de Lorraine Vaillancourt
Mardi 7 novembre 2000

MICHEL LONGUEIL, CANADA *Lettre posthume de Conrad (2000)*
JAMES ROBB, ANGLI TERRE *Journeys of the Moon (2000)*
JOSE EVANGELISTA, CANADA *Up & Out (1998)*
DANIEL AUGUSTIN D'ADAMO, ANGLI TERRE *Die Runde Zuhl (1993-1999)*

Salle Claude Champagne
700, avenue Vincent d'Indy
Outremont
Métro Edmond-Montpetit

Billets: 20, + taxes (reduced)
15, + taxes (étudiants, aînés, diplômes)
de la Faculté de musique (F.M.)

Forfait: 7 concerts
25, + taxes (reduced)
20, + taxes (étudiants, aînés, diplômes)
de la Faculté de musique (F.M.)

Demandez la brochure de la saison 2000-2001
du NEM et profitez de forfaits d'abonnement!
Renseignements: 514-842-2112
www.nem.qc.ca

17^e SAISON 2000/2001

Une présentation de la Commission de la capitale nationale du Québec

Les Violons du Roy

Direction artistique et musicale: Bernard Labadie
présentent

L'ART DE LA FUGUE
J.S. BACH

Chef: Bernard Labadie

Samedi, 11 novembre 2000, à 20 h
Salle Pollack, Université McGill

Billetterie: (514) 398-4547

Présenté en collaboration avec:

INTEGRIM
GROUPE CONSEIL INTEGRIM INC.

www.violonsduroy.com

AGAP creation+communication

LES ARTS

PARADIS

Renée Fleming a la simplicité des grands
en admettant l'amour de son art

SUITE DE LA PAGE C 8

Puis, c'est la gloire. On la réclame partout, et elle y va. Fonçant dans la carrière, elle se hisse au pinacle. Son récital Schubert (comme le disque qui en est le reflet) la consacre aussi comme formidable dame du lied. Est-elle heureuse? Oui et non, car elle, qui est mère de deux enfants, verra son mariage souffrir de cette si exigeante carrière. Elle traverse alors un petit passage à vide. Uniquement pour en ressortir encore plus grande.

Cette voix si suave, si belle dans tout le registre, elle ne s'est pas faite en un jour. Elle a déjà déclaré que les aigus — si magnifiques chez elle — lui causaient un souci perpétuel et réclamaient un travail constant. «*Oui, autrefois, mais plus maintenant. Je suis consciente de ma force dans ce registre et quand je monte sur scène je suis toujours confiante en la technique. Maintenant, cela est chose du passé.*»

Elle a un trac fou, qu'elle maîtrise maintenant grâce au développement de sa voix. Cela lui ouvre de nouveaux rôles. «*Je viens d'enregistrer Thaïs. Quelle œuvre extraordinaire! Maintenant, je vais tenir ce rôle à la scène à Chicago, en 2003.*» Si le délai semble long, c'est que le calendrier des maisons d'opéra se fait longtemps à l'avance et, peut-être aussi, qu'on attendait la réaction face à la sortie du disque. Comme cette dernière fut plus que favorable (comprendre presque toujours dithyrambique), le projet s'est concrétisé.

Ses projets ne s'arrêtent pas là. «*J'ai envie de m'attaquer au bel canto. Alors, c'est avec Alcina, de Handel, que je me lance à l'aventure; je crois que ma voix est prête pour cela.*» Et il y a aussi l'ambition suprême: «*En 2003 également, je ferai Violetta dans La Traviata à Chicago. De cela, j'ai vraiment hâte car je me sens mûre pour aborder ce rôle.*» Il est vrai qu'elle est suffisamment jeune et belle pour cette incarnation et que la voix est maintenant suffisamment solide pour ne pas s'y briser — ce qui fut et est encore le drame de bien des cantatrices qui trop tôt abordent cet opéra exigeant dont on dit même parfois qu'il serait mieux servi si on utilisait une cantatrice par acte.

Ambassadrice

Ca, c'est pour le répertoire «classique». Se rappelle-t-on que, dans un de ses premiers enregistrements, elle a interprété le *Lied der Lulu* (Lulu, de Berg, où elle monte au contre-ré de manière splendide)? Ou encore qu'elle a créé le rôle de Blanche dans *A Streetcar Named Desire* (Un tramway nommé Désir) d'André Prévin à San Francisco? «*Oh, je crois beaucoup à la musique américaine; non seulement elle est belle, mais en plus c'est tellement agréable de chanter dans sa langue. Et puis, André Prévin écrit magnifiquement pour la voix. Ce fut une expérience inoubliable.*»

L'insistance sur l'appropriation de la spécificité américaine est tellement sensible dans le ton de l'entrevue qu'il faut le signaler. Oui, Renée Fleming aime se faire ambassadrice de la musique de son pays sous toutes ses formes. On l'a d'ailleurs entendue chanter *Somewhere over the Rainbow*, du Magicien

d'Oz, lors de son passage au Club musical de Québec. «*C'est pour moi une priorité; chaque fois que je le peux, je chante de la musique de mon pays; et il y a des projets pour que je crée encore d'autres œuvres de mes compatriotes.*»

Tout en voulant consolider son répertoire, on comprend qu'elle aime encore l'élargir. Depuis sa résidence du Connecticut, Renée Fleming a la simplicité des grands en admettant l'amour de son art. «*Je crois pouvoir encore chanter longtemps. Du moins, je le souhaite, car partager toutes ces émotions est une chose formidable.*» On la croit. En se disant que c'est vrai pour elle, admettons aussi, un peu en rougissant, que c'est aussi véridique pour nous.

Renée Fleming se produit en récital le 7 novembre prochain au Centre national des arts à Ottawa. Au programme, des airs et des mélodies de Handel, Fauré, Dvorák, Prévin, Rachmaninov, Massenet et Gounod. Renseignements: (613) 947-7000 ou <www.nac-cna.ca>.

Correctif

La dernière chronique traitait de l'intégrale Bach de Bernard Lagacé sur Analekta comportant une terrible bourde de ma part. Non, ce n'est pas Bernard Lagacé qui est titulaire des orgues de l'Immaculée-Conception; c'est plutôt Réal Gauthier qui est titulaire de ce magnifique Beckerath. Bernard Lagacé est titulaire au sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs. Quant à Réal Gauthier, c'est lui qui fut l'assistant de Lagacé pendant l'enregistrement de cette intégrale, tournant les pages et ajustant les tuyaux lorsque ceux-ci détonnaient un peu. Mes excuses les plus plates, mais toujours mes félicitations et mon admiration les plus sincères devant cet exploit.

F. T.



«Je crois beaucoup à la musique américaine; non seulement elle est belle, mais en plus c'est tellement agréable de chanter dans sa langue», souligne Renée Fleming.

SOURCE LONDON RECORDS

MÉDIAS

Que faire de TQS?

Trois acheteurs potentiels sont sur les rangs

Paul
Cauchon



La nouvelle est arrivée dans la quasi-indifférence mais elle n'est pourtant pas banale: il y a une semaine, le CRTC renouvelait les licences de TQS pour sept ans.

Et le CRTC a éliminé les «irritants» qui préoccupaient les dirigeants de l'entreprise. Ainsi, TQS demandait d'être libérée de l'obligation d'investir 8,6 millions par année dans la production indépendante puisqu'elle a maintenant créé sa propre maison de production, Point Final. Ce qui lui fut accordé, en échange d'une promesse d'investir quatre millions dans la production indépendante.

Lorsque Québecor a acheté TQS, en 1997, il s'était fait interdire par le CRTC que certains hauts dirigeants de la compagnie siègent au conseil de TQS. Cette condition a été levée par le CRTC, qui demande maintenant qu'un maximum de 40 % du conseil de TQS soit constitué de personnes provenant de Québecor.

TQS avait par le passé reçu plusieurs plaintes au sujet de la violence de ses émissions. Le CRTC a pris acte du fait qu'en 1999, la chaîne ne recevait plus la moindre plainte à ce sujet, sans en ajouter beaucoup plus au dossier.

En fait, à lire la décision du CRTC, on réalise que l'organisme fédéral a été plutôt impressionné par la performance financière de TQS, sans tenir de longs débats sur la nature des émissions présentées.

Pourtant, lors des audiences publiques qui se tenaient les 28 et 29 juin derniers sur le renouvellement de la licence de TQS, certains intervenants s'étaient montrés plutôt réservés. On faisait par exemple remarquer la multiplication sur les ondes de TQS d'émissions de catastrophes naturelles, de poursuites policières, de vidéos de surveillance. Le président de l'Union des artistes, Pierre Curzi, avait été mordant: «*En étudiant le renouvellement de TQS, disait-il, nous trouvons très peu d'éléments qui pourraient nous convaincre de la contribution de cette station au système de radiodiffusion et à ses partenaires de l'industrie.*»

Vulgarités et niaiserie

Mais le CRTC a été sensible au fait que TQS suive à la lettre son plan d'affaires avec une programmation plus ciblée, un contrôle des dépenses plus rigoureux, un marketing très dynamique (le mouton noir). Ce qui se traduit par une part de marché en hausse.

Pourtant, à côté de succès réels comme *La fin du monde...* l'année dernière ou le magazine showbiz *Flash*, personne ne semble trop se préoccuper des nombreuses vulgarités qu'on peut y entendre certains soirs, de la profusion de films américains bas de gamme et des niaiserie érotiques de fin de soirée.

On imagine toutefois que le CRTC, tout à fait converti aux vertus de la concurrence privée, se réjouisse sûrement du succès de TQS à l'heure du sou-

per, avec le bloc d'informations de Jean-Luc Mongrain qui commence à sérieusement embêter TVA.

Il s'agit maintenant de savoir si le nouvel acheteur sera tenu aux mêmes conditions de licence, dont ce fameux comité de surveillance qui doit garder l'œil sur la séparation des activités entre les journaux de Québecor et la chaîne de télévision, dont le CRTC maintient l'existence.

Il faut d'abord savoir que la licence est renouvelée pour sept ans à compter du 1^{er} septembre 2001. D'ici là, tout nouvel acheteur aurait donc le temps de demander au CRTC des modifications à la licence.

Le CRTC doit tenir, en mars ou avril, une série d'audiences majeures sur le renouvellement des licences de plusieurs réseaux, soit Global, CTV et TVA. Nouvel acheteur de TVA, Québecor voudra donc s'y présenter en ayant en main la vente conclue de TQS afin d'éviter toute complication.

Et d'après notre petit doigt, alimenté par des sources bien placées, comme on dit, trois acheteurs potentiels de TQS sont sur les rangs, soit BCE, Astral et Global, mais BCE serait actuellement le plus avancé dans le dossier. Les gens de BCE auraient déjà analysé les livres pour préparer une offre d'achat, ce que personne ne veut confirmer chez BCE, évidemment.

BCE vient d'ailleurs d'annoncer une restructuration de son empire en créant une nouvelle filiale média qui regroupera, entre autres, CTV, les portails Internet Sympatico et Lycos, la contrepartie créée avec *The Globe and Mail*, et ainsi de suite. Le cas échéant, nous indique-t-on chez BCE, TQS serait potentiellement ajoutée à cette filiale... qui sera dirigée de Toronto, précisons-le. De la même façon que BCE veut créer une synergie en matière de contenu entre CTV et le *Globe* pour ses sites Internet de langue anglaise, il ne lui resterait qu'à trouver un partenaire dans la presse pour faire la même chose du côté francophone avec TQS. Et ce partenaire pourrait être les journaux de Gesca que Power aimerait éventuellement laisser aller.

On n'en est pas encore là, j'en conviens tout à fait. Et avant d'en arriver là, les dirigeants de TQS ont d'autres décisions urgentes à prendre. Après avoir «tiré la plogue» du flop télévisuel de l'automne, *Les Gingas-Gonzalez*, s'agit maintenant de voir si le nouveau concept survivra...

pcauchon@ledevoir.com

de Pol Pelletier

PROLONGATION

au 90, Ste-Catherine est
du mercredi au samedi 20 h

Réervations
• Billetterie Articulée 844-2172
• Réseau ADMISSION 790-1245

Tous les jeudis, soirées "donnez ce que vous pouvez"
INFORMATION : 525-3179

Québec

McGill **orchestre**
chamber **de chambre**
orchestra **McGill**

DEPUIS 1939, fondateur **ALEXANDER BROTT**
SAISON 2000-2001

BORIS BROTT
CHEF D'ORCHESTRE

JULIETTE KANG, violon
Premier prix Yehudi Menuhin,
Concours Indianapolis
et Young Concert Artist International.

BERNSTEIN : Sérénade pour violon
solo, cordes et percussions
MAHLER : « Adagio » de la
Symphonie n° 5
BIZET/SCHCHEDRIN : « Suite Carmen »
ROUSSEL : Sinfonietta pour cordes

LUNDI, 6 NOVEMBRE 2000
Théâtre Maisonneuve,
Place des Arts
20 h

SEANCE D'INFORMATION À 19H15. RÉCEPTION SUIVANT LE CONCERT.
BILLETS: 38\$/30\$/25\$, ÉTUDIANTS 15\$. ÉCONOMISEZ 25 % AVEC ABONNEMENT.
INFORMATION, BILLETS ET ABONNEMENTS: (514) 487-5190
BILLETS ÉGALEMENT DISPONIBLES À LA PLACE DES ARTS: (514) 842-2112

QUATUOR MOLINARI ET ENSEMBLE PENTAÈDRE

Concert conjoint
Pentaèdre

Quatuor Molinari

Dialogues à la Chapelle 4 novembre 2000, 14 h
Chapelle historique du Bon-Pasteur, 100 est, rue Sherbrooke
Entrée libre

Vingtième et plus 10 novembre 2000, 20 h
salle Redpath, Université McGill
Billets \$20. / \$15. (étudiants et aînés)

Invitées :
Julie Nesrallah et Noëlla Huet,
mezzo sopranos

Exposition :
Variations et Mesures
Marie-Josèphe Vallée

Oeuvres de Kurtag et Schafer

Renseignements : 514-527-5515

Super mic mac

musiciennes innovatrices canadiennes
musiques actuelles et contemporaines

25 octobre > 12 novembre 2000
www.supermusique.qc.ca
ligne-info: 514-990-5700

JOANE HÉTU ANNE BOURNE SYLVIE CHENARD HÉLÈNE BOISSINOT SARAH PEEBLES QUATUOR CLAUDEL LINDA CATLIN SMITH MC SAINT-MARCOUX MARIE PELLETIER

Dernière semaine de programmation

4 samedi novembre • 20h Les grandes exploratrices • JOANE HÉTU • MAGALI BAZIN • ANNE BOURNE • ANGÉLIQUE VAN BERLO • GAYLE YOUNG MACM • 18\$/12\$ ce soir	5 dimanche novembre • 14h Lorraine Vaillancourt CHEF DE FILE (2/2) ATELIER DE MUSIQUE CONTEMPORAINE DE L'UDEM • NOUVEL ENSEMBLE MODERNE (NEM) MACM • gratuit	7 mardi novembre • 20h Installations, ordinateurs et objets • HÉLÈNE BOISSINOT • SYLVIE CHENARD • DIANE LANDRY • SARAH PEEBLES MC Plateau-Mont-Royal • gratuit avec «laissez-passer»	8 mercredi novembre • 20h Quatuor Claudel ŒUVRES DE • KELLY-MARIE MURPHY • LINDA CATLIN SMITH • MICHELLE COULOMBE SAINT- MARCOUX • SOFIA A GOUBATOULINA • ELLEN TAAFFE ZWILICH Salle Pierre-Mercure • 18\$/12\$	9 jeudi -> dimanche 10+11+12 novembre • 20h Talk-Show / Han n 17 THÉÂTRE MUSICAL DE MARIE PELLETIER (4 REPRÉSENTATIONS) • FRANCE CASTEL • MISE EN SCÈNE • ENSEMBLE DE LA SMQ (W. BOUDREAU, CHEF) Théâtre La Chapelle • 25\$/15\$
---	---	---	--	--

Billets disponibles aux guichets des salles et au réseau Admission

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

MACM, Salle Beverly Webster-Ralph
Guichet 514-847-6226

Maison de la culture Plateau-Mont-Royal
405, du Mont-Royal Est • Métro Mont-Royal
Téléphone 514-872-2266

Salle Pierre-Mercure
300, de Maisonneuve Est • Métro Berri-UQAM
Guichet 514-987-6919

Théâtre La Chapelle
3700, Saint-Dominique • Métro Sherbrooke
Guichet 514-843-7738

1-800-361-4595 • www.admission.com
514-790-1245

• LE DEVOIR •

Le mont Royal porte bien son nom: un parc aménagé par l'un des plus grands architectes du paysage de l'Amérique — Frederick Law Olmsted —, des cimetières pittoresques qui font le plaisir des ornithologues et de vastes propriétés institutionnelles marquées par une architecture monumentale ne sont que quelques exemples des richesses que l'on y trouve. La montagne se veut aussi un endroit apprécié des Montréalais simplement pour sa tranquillité, un lieu où il fait bon se balader, hiver comme été. Toutefois, selon certains, la pérennité de cette oasis en plein cœur de la ville est menacée, plus particulièrement ces jours-ci alors que s'y dessine un nouveau projet de construction.

CLAUDINE DÉOM

Mercredi soir dernier, la Commission de développement urbain de Montréal (CDUM) se réunissait afin d'étudier le projet de construction d'une tour de dix étages sur le chemin de la Côte-des-Neiges. Sur le site convoité, localisé entre les deux immeubles d'appartements Gleneagles et Trafalgar, le plan d'urbanisme de la Ville prévoit une hauteur d'au plus trois étages. En raison de la présence d'un grand nombre de citoyens — venus afin de manifester leur vive opposition au projet —, la séance fut ajournée à la semaine prochaine.

Un projet de trop

Mais pourquoi tant d'objections à ce projet de tour qui, après tout, serait à peine plus élevée que ses voisines? La Coalition pour la Montagne, qui réunit les citoyens du Gleneagles et du Trafalgar ainsi que des organismes voués à la conservation du patrimoine (dont Héritage Montréal et Les Amis de la Montagne), s'oppose à la densité de construction projetée sur ce site: «On ne peut pas dire que ce projet respecte véritablement le patrimoine culturel, naturel et paysager de la montagne. On propose de construire l'équivalent d'un mur urbain qui bloquerait une des seules fenêtres sur la montagne que possède cette section du centre-ville. Est-ce vraiment ce que l'on souhaite pour le mont Royal?», soulève Sylvie Guilbault, directrice des Amis de la Montagne. Mentionnons par ailleurs que le projet nécessiterait la démolition des maisons Thompson et Sparrow, deux anciennes résidences cossues de la montagne, construites au tournant du siècle, parmi les derniers vestiges rappelant les jours plus verdoyants de ce tronçon du chemin de la Côte-des-Neiges.

Une tradition de mobilisation

Le passé de la montagne est ponctué de telles interventions de la part des Montréalais visant à prévenir la réalisation de certains projets sur son territoire ou à ses abords. La création du parc du Mont-Royal au XIX^e siècle par la Ville de Montréal serait d'ailleurs en grande partie redevable aux pressions de citoyens. Indignée par les pratiques d'un des propriétaires du flanc sud, qui avait exécuté une coupe à blanc des arbres de son domaine, la population revendiqua au cours des années 1870 la création d'un espace public auprès des autorités municipales qui, pour les besoins de la cause, s'étaient prévaluées de leur pouvoir d'expropriation. Au fil des décennies, l'attachement pour le lieu a réussi à faire avorter certaines catastrophes, notamment la construction d'une tour de communication sur un des sommets, en 1985. Ce projet, à ce jour parmi les plus controversés de l'histoire de la montagne, a grandement contribué à la formation du site du patrimoine du Mont-Royal par la Ville de Montréal deux ans plus tard, en 1987.

Un projet n'attend pas l'autre

Le dévouement des Montréalais n'a toutefois pas réussi à repousser l'assaut continu vers cette colline royale, territoire de prédilection pour l'agrandissement des institutions qui y prennent place mais aussi pour les promoteurs immobiliers à la recherche de terrains offrant d'intéressants points de vue. À cet égard, il semblerait que ces dernières années aient été particulièrement mouvementées: tous se rappelleront sans

FORME



Les maisons Thompson et Sparrow datant du début du siècle.

PHOTOS: JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le mont Royal

Un patrimoine en péril?

peine le débat (d'il y a à peine un an) concernant le développement du site de l'ancienne ferme des Sulpiciens, rue Atwater (le fameux projet Lépine), ainsi que celui de la propriété des Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, quelques années plus tôt, dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce. À ces derniers cas s'ajoutent d'autres projets envisagés dans un avenir plus rapproché qu'on ne le croirait, notamment l'agrandissement du stade McGill ainsi que celui du centre sportif de l'Université de Montréal. Finalement, il serait difficile de ne pas évoquer le sort qui guette les sites de l'Hôtel-Dieu et du Royal Victoria (pour ne nommer que ceux-là)



advenant la réalisation des grands centres hospitaliers universitaires.

Une protection d'ensemble

D'après la Coalition pour la Montagne, tous ces projets de développement laissent croire que le mont Royal est plus menacé que jamais. «Les interventions sur la montagne se font à la pièce, par la voie de dérogations. Cette façon de concevoir le développement va à l'encontre des objectifs de conservation visés par les mécanismes déjà en place, comme le plan d'urbanisme et le site du patrimoine. Il ne s'agit pas de geler le développement du mont Royal mais plutôt d'en imaginer un qui se veuille sensible au lieu», précise Mme Guilbault.

Voilà pourquoi la Coalition pour la Montagne a déposé une demande de classement du mont Royal auprès du ministère de la Culture et des Communications du Québec: «Nous demandons au gouvernement du Québec d'intervenir dans ce dossier pour lequel il n'avait pas, jusqu'à maintenant, un droit de regard. Nous souhaitons travailler avec lui afin de développer une vision d'ensemble du développement de la montagne», ajoute-t-elle.

Jeudi dernier, la ministre Maltais répondait à l'appel des citoyens, en émettant un avis d'intention de classement de l'îlot Trafalgar-Gleneagles. Au ministère, on invoque pour ce faire l'architecture des deux bâtiments, ainsi que leur silhouette se découpant sur la montagne. Dans les faits, ce geste se traduit par une protection du terrain et des immeubles qui s'y trouvent: «Mon désir, a déclaré la ministre Maltais, est de protéger cet ensemble exceptionnel jusqu'à ce que la Commission des biens culturels et le Ministère m'aient fait leurs recommandations quant au statut et aux règles de protection les plus appropriées.»

Si pour l'instant la bataille de l'îlot Trafalgar-Gleneagles semble gagnée, la guerre ne l'est pas pour autant. Le mont Royal, symbole incontesté de Montréal, occupe une place de choix dans le paysage de la ville et dans le cœur de ses habitants, qui continuent de mener la lutte pour sa protection.

REGARDS OBLIQUES

Nouvelle publication

Un petit ouvrage intitulé *Un patrimoine incontournable - Sélection de 29 biens culturels* vient de paraître, gracieuseté de la Commission des biens culturels du Québec, instance consultative en matière de patrimoine au ministère de la Culture et des Communications du Québec. Histoire de rendre justice à la valeur patrimoniale de certains des oublis au registre des biens classés de l'État, la commission a dressé ce premier inventaire: «Cette liste ne prétend pas être exhaustive. Il s'agit d'une première expérience qui, nous l'espérons, pourra se répéter d'année en année. Il ne s'agit pas obligatoirement de faire en sorte que chacun des biens présentés obtienne un statut de monument historique. Nous envisageons ce document comme un outil de sensibilisation pour encourager le public à s'approprier son patrimoine, une condition essentielle à sa conservation», explique Louise Brunelle-Lavoie, présidente de la commission. À ce titre, un appel de propositions pour le trentième bien culturel est lancé aux fervents du patrimoine québécois. Avis aux intéressés, sachez que sur cette liste d'«oublis» figurent déjà la basilique Notre-Dame de Montréal (incroyable mais vrai!) et... le mont Royal!

25 ans déjà!

Le 26 octobre dernier, Héritage Montréal soulignait un quart de siècle d'existence lors d'une réception à la bibliothèque Saint-Sulpice. Moment mémorable s'il en fut pour cet organisme voué à la sauvegarde et à la mise en valeur du patrimoine montréalais, la soirée accueillit au total plus de 200 personnes, amis, bénévoles et bienfaiteurs. Au fil des années, Héritage Montréal, dont les débuts remontent à l'époque des nombreuses démolitions de bâtiments anciens, a mené plusieurs chaudes luttes pour la conservation de lieux et de sites devenus emblématiques pour la ville, tels l'Hôtel-Dieu (que l'on menaçait de démolir en 1992) et le secteur du canal de Lachine. On se doute bien que malgré tous ces efforts prodigieux — Héritage Montréal demeure après tout une organisation sans but lucratif —, les torts faits au patrimoine montréalais ont aussi marqué ce dernier quart de siècle. Qu'à cela ne tienne, en cette occasion heureuse, Héritage regarde vers l'avenir: «Cet anniversaire est l'occasion de réaliser à quel point la notion de patrimoine a évolué depuis 25 ans. Le patrimoine est devenu un des éléments de la qualité urbaine que tous recherchent. Mais, malgré les progrès considérables, beaucoup reste à faire. Notre mission fondatrice d'encourager et de promouvoir la protection de l'héritage historique, architectural, naturel et culturel du Québec demeure tout aussi pertinente en 2000 qu'en 1975», a souligné la présidente de l'organisme, Louise Dussault-Letocha.

Pour en connaître davantage à propos de l'organisme et ses activités: www.heritagemontreal.qc.ca.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel: idm@idm.qc.ca
Site Web: <http://www.idm.qc.ca>

Participez à des expositions d'envergure grâce aux contributions de l'IDM!

Dans le cadre du programme *Soutien à la mise en marché*, l'Institut de Design Montréal vous offre à vous, designers, une contribution de 50 % des coûts pouvant atteindre un maximum de 4 000 \$ pour participer à expositions, des salons d'affaires et des foires commerciales sur les scènes nationale et internationale.

Une aide supplémentaire est également offerte pour la conception d'outils de communication en vue d'une présence à ces événements. Cette contribution supplémentaire peut atteindre le tiers des coûts jusqu'à concurrence de 1 000 \$.

CLIENTÈLE ADMISSIBLE*

Les designers indépendants, les firmes de design et les PME offrant un service de design sont admissibles au programme s'ils remplissent une ou plusieurs des conditions suivantes:

- être membre en règle d'un organisme professionnel de design;
- posséder un diplôme en design;
- répondre aux critères d'admission d'un organisme professionnel de design.

CRITÈRES DE SÉLECTION*

La sélection des designers se fait selon plusieurs critères:

- les réalisations antérieures du designer;
- la pertinence de l'événement;
- les retombées escomptées;
- le réalisme des coûts.

COÛTS ADMISSIBLES*

Les frais d'inscription, de transport et de séjour, de location de l'espace et d'aménagement du stand sont tous admissibles dans le calcul de la contribution de l'Institut.

INSCRIPTION AU PROGRAMME

Les designers désirant s'inscrire doivent soumettre une demande à l'IDM. Pour obtenir des renseignements supplémentaires et vous procurer le formulaire de demande, veuillez téléphoner au (514) 866-2436, poste 33.

* Le détail de la clientèle admissible, des critères de sélection et des coûts admissibles sont disponibles à l'Institut.